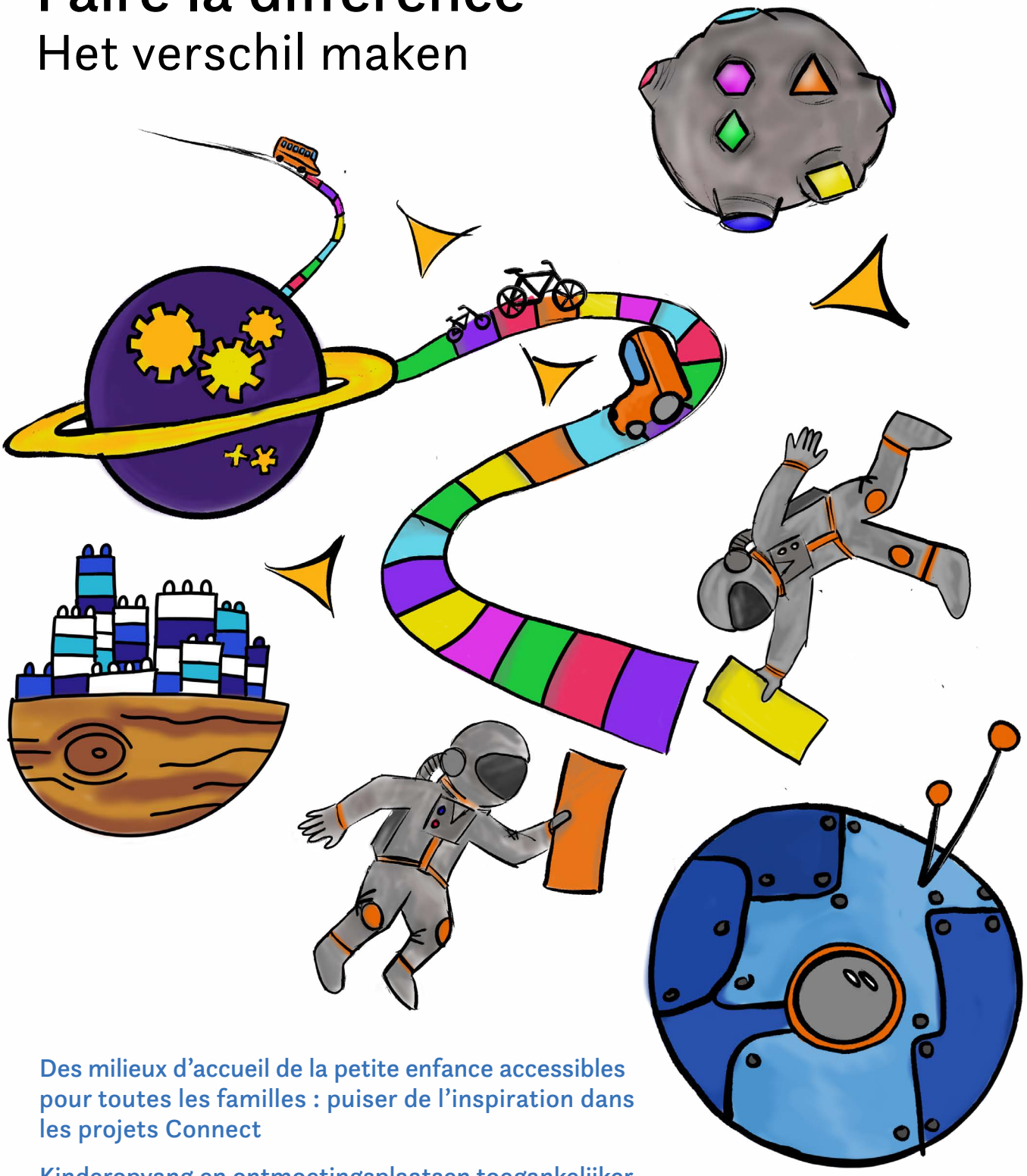
LA GAZETTE
Connect
GAZET
001 / 2025

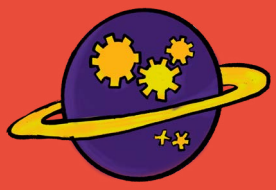
Faire la différence
Het verschil maken



Des milieux d'accueil de la petite enfance accessibles pour toutes les familles : puiser de l'inspiration dans les projets Connect

Kinderopvang en ontmoetingsplaatsen toegankelijker maken voor alle gezinnen: inspiratie uit de Connect-projecten

Préambule



Depuis 15 ans, la Fondation Roi Baudouin s'engage dans la lutte contre la pauvreté infantile en soutenant des initiatives qui viennent en aide aux enfants et familles en situation de précarité. Si les facteurs de risque sont mieux identifiés, la situation demeure alarmante : aujourd'hui encore, un enfant sur six vit dans la pauvreté en Belgique. Dans les premières années, ce désavantage se traduit souvent par un accès limité aux services d'accueil de la petite enfance. Et ce, alors qu'ils jouent un rôle précieux, tant dans le développement des jeunes enfants que pour le temps qu'ils offrent aux parents pour organiser le quotidien et leurs priorités.

En Belgique comme à l'échelle européenne, des barrières telles que le coût, la disponibilité, l'adaptabilité des services d'accueil perdurent. En 2021, ce constat a conduit la Fondation à lancer l'appel à projets "Accueillir, avant 3 ans, les enfants des familles vulnérables !", qui place les familles en précarité au cœur des réflexions. Objectif, mieux comprendre leurs besoins, attentes et appréhensions pour mettre en place les conditions nécessaires à une fréquentation durable des services d'accueil de la petite enfance.

Grâce au soutien du Fonds Bernard, Gonda et Emily Vergnes, cet appel à projets a permis de soutenir huit initiatives d'accueil de la petite enfance à travers la Belgique. Ces projets ont ainsi bénéficié d'un soutien financier essentiel, mais également d'un accompagnement sur mesure par des expertes du RIEPP (*Recherche et Innovation Enfants-Parents-Professionnel·le·s*) et du VBJK (*centrum voor Vernieuwing in de Basisvoorzieningen voor Jonge Kinderen*). L'occasion pour ces projets de vivre des moments d'intervision et de dynamique collective, mais aussi et surtout de développer ou consolider localement des dispositifs clés : l'accompagnement par des personnes relais pour établir du lien avec les parents, des espaces de rencontre et de jeu accessibles, des ateliers de soutien à la parentalité, des solutions de transport...

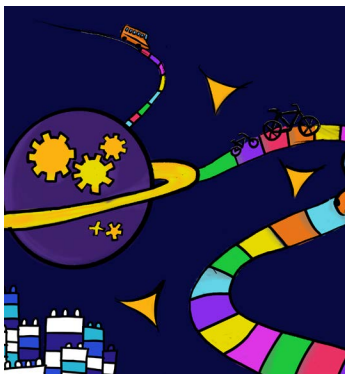
À travers cette gazette, qui reflète le travail passionné des porteuses de ces projets, nous vous invitons à découvrir sept initiatives qui, par leur créativité et leur engagement, dessinent des pistes pour des services d'accueil plus ouverts, plus inclusifs, et surtout, plus proches des familles qui en ont le plus besoin.

La Fondation Roi Baudouin adresse ses sincères remerciements aux professionnel·le·s impliqué·e·s dans ces projets, ainsi qu'aux accompagnatrices du RIEPP et du VBJK pour leur précieux soutien. Elle exprime également toute sa gratitude aux représentant·e·s du Fonds Vergnes, qui, depuis ses débuts, contribue activement à la création de places d'accueil de qualité pour les enfants en situation de précarité.

Fondation Roi Baudouin (FRB)
https://kbs-frb.be

Koning Boudewijnstichting
Fondation Roi Baudouin
Samen werken aan een betere samenleving
Agir ensemble pour une société meilleure

LA GAZETTE
Connect GAZET

4


13


22


26


2 Les premiers mots

4 Point de mire **Faire la différence**

8 Reportage **La puissance de la psychomotricité relationnelle**

13 Reportage **La lampe qui éclaire tout le monde**

16 Brin de réflexion **Communiquer avec les parents multilingues ?**

17 Reportage **Ouvrir la porte vers un plus grand pouvoir d'agir des familles**

20 Reportage **Bâtisseurs de ponts**

23 Reportage **Pause-parent : aider parents et enfants à se reconstruire**

26 Reportage **Une place pour tous les enfants et parents**

29 Reportage **Aller à la rencontre des familles dans un parc public**

32 Recherche **Confier son enfant à un milieu d'accueil : pourquoi certaines familles ne le font-elles pas ?**

38 Mon histoire **Une famille touchée par la pauvreté chez les enfants**

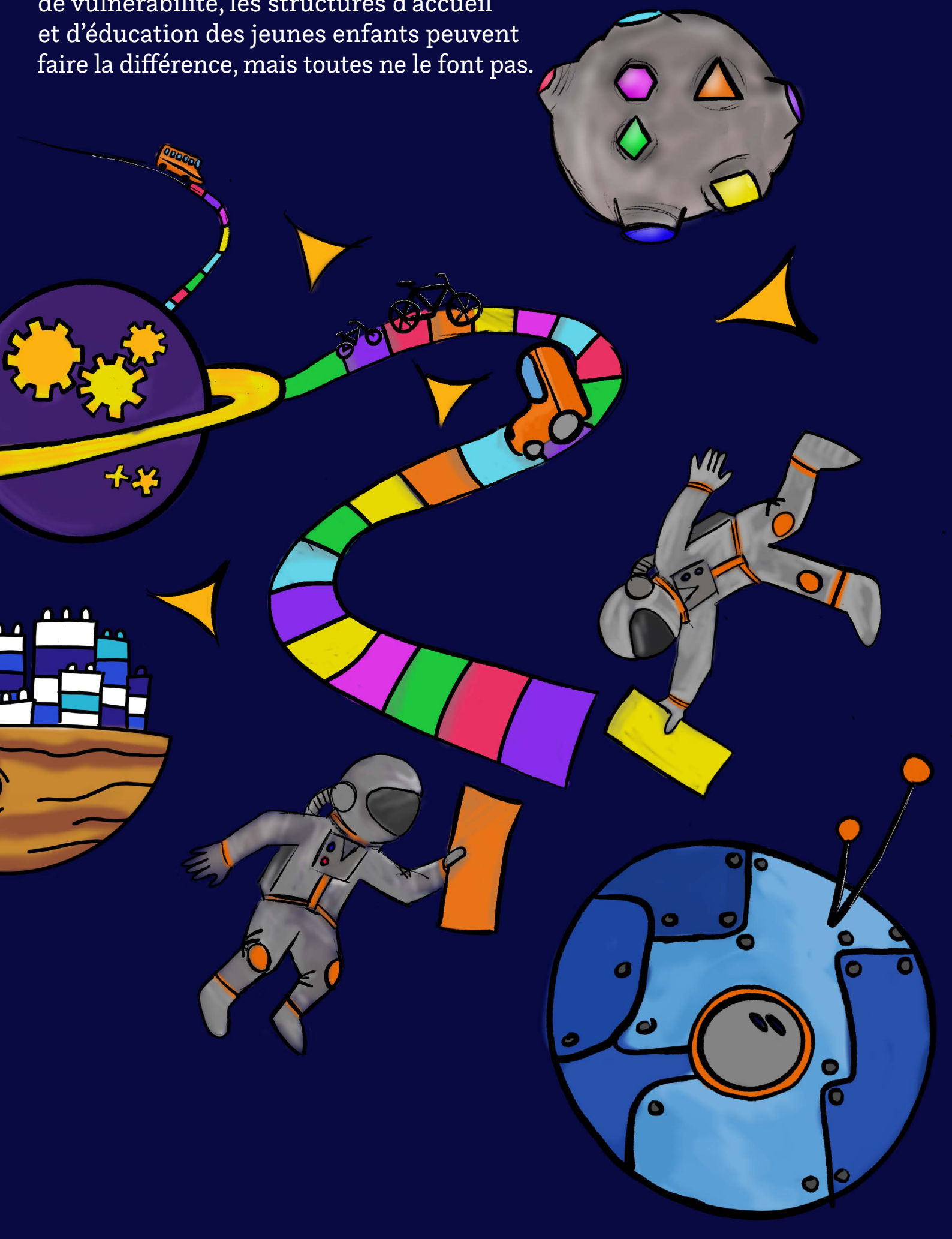
40 Mon enfance **Noël Slangen**

www.vbjk.be

vbjk
Vernieuwing in de Basisvoorzieningen voor Jonge Kinderen

RIEPP
Recherche & Innovation Enfants - Parents - Professionnel·le·s

Pour les enfants et familles en situation de vulnérabilité, les structures d'accueil et d'éducation des jeunes enfants peuvent faire la différence, mais toutes ne le font pas.



Faire la différence

Het verschil maken

Pourquoi est-ce si important que les lieux d'accueil et d'éducation de la petite enfance de qualité soient accessibles et inclusifs pour toutes les familles? Quelle différence peuvent-ils faire pour les enfants, les parents et la société? De quelle façon peuvent-ils contribuer à la cohésion sociale ? Nous décortiquons ici quelques idées sur ces questions, en proposant des références inspirantes pour approfondir le sujet. Pour les enfants et familles en situation de vulnérabilité, « les structures d'accueil et d'éducation des jeunes enfants peuvent faire la différence, mais toutes ne le font pas », écrit Michel Vandenbroeck[1], professeur émérite à l'Université de Gand. Il nous rappelle ici l'important rôle que peuvent jouer ces lieux pour les enfants et leurs familles, via des politiques qui soutiennent leur triple fonction : économique, éducative, mais aussi sociale. Pour soutenir l'organisation, la qualité des services et leur accessibilité à toutes les familles, il est essentiel d'avoir un projet de société qui s'en donne les moyens, ainsi que le martèle régulièrement Michel Vandenbroeck.

texte
LISANDRE BERGERON-MORIN
ET CAROLINE BOUDRY
illustrations
ALEXE DE BAETS

Faire la différence pour les enfants

« 12,8% des enfants grandissent en Belgique dans des situations de déprivation matérielle », rappellent Anne-Catherine Guio et Wim Van Lancker, dans un récent rapport sur la pauvreté infantile en Belgique.[2] « Nos chiffres montrent que ces enfants sont moins susceptibles d'être inscrits dans un service d'accueil de la petite enfance formel. » La Belgique n'est pas un cas à part : des rapports d'expert·e·s réalisés dans tous les états membres de l'Union européenne montrent les mêmes inégalités dans l'accès aux structures d'accueil, surtout pour les plus jeunes enfants. Or, les bénéfices de la fréquentation des milieux d'accueil de la petite enfance ont été maintes fois démontrés, dans tous les domaines du développement des enfants, par exemple concernant le développement langagier. En particulier pour les enfants multilingues, les structures d'accueil permettent aux enfants de faire leurs premiers pas dans la langue de scolarisation, à partir d'une vision positive de leurs habiletés et identités multilingues (peu importe dans quelle langue).[3] De même, les structures d'accueil offrent un espace de soutien pour les familles en situation précaire, ce qui influence également le bien-être des enfants !

Les barrières d'accès sont multiples, particulièrement pour ces familles : manque de places, distribution géographique inégale, coûts, règles de priorisation qui favorisent les parents qui travaillent à temps plein, etc. Avec pour résultat que les enfants et les familles qui pourraient le plus bénéficier de lieux d'accueil de qualité sont ceux qui y ont le moins accès.

Les solutions doivent elles aussi être multiples, flexibles, proactives et souvent de longue durée, pour s'assurer d'offrir différentes possibilités aux familles. Il faut aussi leur offrir le temps et l'information nécessaires pour cheminer à travers ces possibilités, et garantir, au bout de la route, des places d'accueil de qualité pour les enfants.

Faire la différence pour les parents

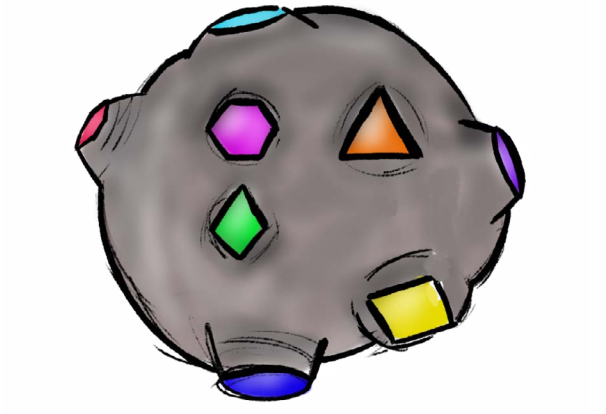
« Lorsque ma fille a commencé à fréquenter ce milieu d'accueil, ça a aussi été une sorte de refuge, vraiment bénéfique pour mon bien-être, qui m'a apporté de la tranquillité. Je voyais qu'elle jouait, qu'elle s'amusait et qu'elle se développait bien. Lorsque vous voyez que votre enfant va bien et évolue, vous évoluez également

→

—

Lorsque vous voyez que votre enfant va bien et évolue, vous évoluez également en tant que parent.

—



en tant que parent. Cela a un impact encore plus positif sur votre enfant. Il le ressent lorsque vous vous en sortez bien en tant que parent. » Ce témoignage provient de Fatima, mère de Lina avec des besoins de soutien particulier. Dans le livre « *Ici tout le monde peut grandir* » *(v.o. Hier kan iedereen groeien)*[4], on retrouve d'autres témoignages vibrants qui décrivent comment les structures d'accueil peuvent devenir pour les parents des lieux de rencontres qui contribuent à rompre leur isolement social.

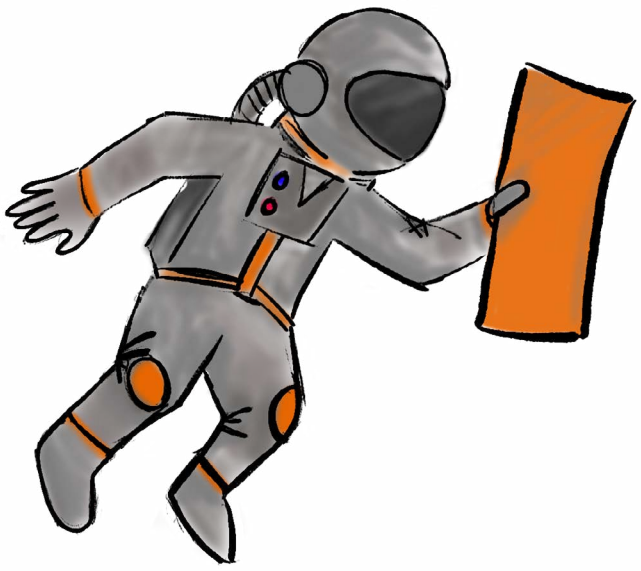
Najat, mère de Hafza, raconte : « c'est le premier endroit où j'ai pu nouer de bonnes relations, où j'ai eu le sentiment d'être accueillie aussi en tant que parent. Cela résidait dans toutes les petites choses : les échanges quotidiens, le fait de pouvoir être présente par moments dans le groupe de Hafza, de le voir jouer, partager les soins, les activités pour les parents, comme les cafés de discussions, etc. »

« Se rencontrer est simple, mais pas toujours facile », comme le rappelle Naomi Geens, co-autrice d'un livre éponyme.[5] Il est donc nécessaire de créer des espaces ouverts où les parents se sentent reçus dans toute leur diversité, avec leurs questions, leurs vulnérabilités, autour de leurs enfants. Naomi partage les mots de Lynn, mère de trois enfants : « Vous venez juste d'avoir un enfant, et c'est encore tout votre monde, vous êtes si heureux avec lui et puis soudain vous ressortez dans le monde et il y a toutes sortes de nouvelles choses qui tourbillonnent autour de vous ».

Les familles gagnent énormément à trouver un nid rassurant pour ce premier contact avec les structures d'accueil, où l'on prend soin des interactions quotidiennes avec les parents. C'est encore plus le cas pour celles issues de l'immigration, pour les parents qui ont un enfant avec des besoins de soutien particulier ou qui sont dans un contexte de précarité socio-économique. Le partenariat avec ces familles se construit à l'aide de gestes et attitudes tout simples, à partir de la première rencontre et dans les contacts quotidiens.[6]

Faire la différence pour la société

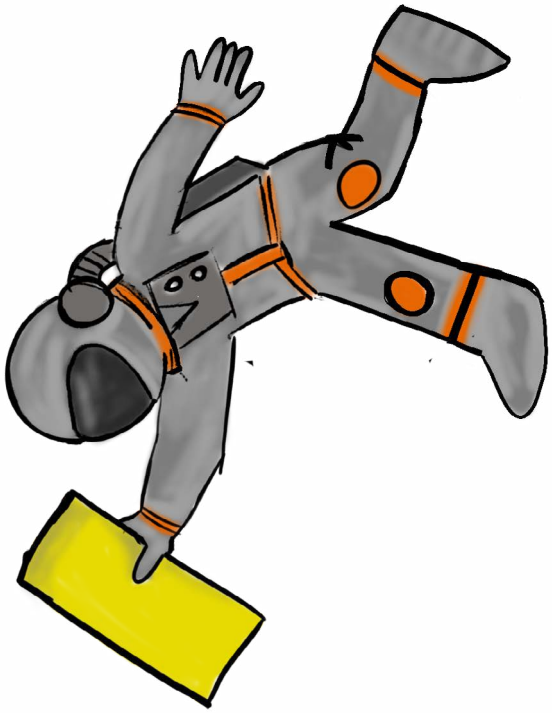
« Pour moi aussi, cela a été une révélation d'apprendre à connaître des parents et des éducateurs d'origines et de conditions de vie différentes. Vous sortez de votre bulle », explique Nele, mère et puéricultrice dans la région bruxelloise. De cette façon, surtout dans notre société de plus en plus diverse, les lieux d'accueil et d'éducation de la petite enfance contribuent à la cohésion sociale. La chercheuse Mélissa Dierckx décrit la cohésion sociale comme la 'colle' qui nous unit ensemble.[7] Dans sa thèse, elle défend l'importance de l'intégration de tous les services et de la création d'espaces de rencontre de la diversité. Ces espaces sont souvent informels : le portique d'entrée de la crèche, la salle d'attente du bureau de consultation, le parc du coin de la rue. Elle évoque aussi l'importance d'y cultiver activement les possibilités de rencontres et d'échanges, tant entre les parents qu'entre les différents acteurs de la petite enfance.



—

Surtout dans notre société de plus en plus diverse, les lieux d'accueil et d'éducation de la petite enfance contribuent à la cohésion sociale.

—



—

Nous bâtissons ensemble les chemins qui relient les différentes 'planètes' qui composent l'univers des familles.

—

C'est à tous et toutes de faire la différence

L'accessibilité, surtout dans une perspective d'égalité des chances, ne peut pas être quelque chose de passif. Il faut plutôt adopter une approche proactive, communément appelée 'outreach', qui signifie 'aller vers'. Vers les enfants et leurs parents qui sont (pour nous) plus difficiles à rejoindre, là où ils et elles se trouvent et sont disponibles, autant au niveau physique que mental et émotionnel.

De telles initiatives viennent parfois des dirigeant·e·s des pouvoirs locaux ou du niveau politique provincial ou fédéral. Par exemple, les élu·e·s de la commune peuvent mettre en place des espaces d'échanges pour bâtir des plans d'action concertés entre diverses organisations qui unissent ainsi leurs forces.[8] Mais souvent, l'impulsion provient de la base, des organisations qui œuvrent de très près avec les familles et sont le plus à même d'entendre leurs besoins. Pensons à une *Huis van het kind* (maison de l'enfant), en Flandres, qui peut orienter les familles vers une structure d'accueil ou un espace de rencontre parents-enfants. Les structures d'accueil peuvent à leur tour travailler avec les écoles pour améliorer la transition vers l'école maternelle ou collaborer avec d'autres services pour les familles pour favoriser l'inclusion des enfants avec besoin de soutien particulier.

Malgré tout, une question demeure d'actualité : en cumulant les forces de chacun·e, comment est-il possible de garder à l'ordre du jour – et en priorité –la fonction sociale des structures d'accueil et d'éducation de la petite enfance et leur accessibilité, tant dans l'organisation du lieu d'accueil que dans les politiques locales et nationales ?

Références

1 Un chapitre de livre de Michel Vandenbroeck (2021) : Les lieux d'accueil et d'éducation du jeune enfant qui peuvent faire la différence. Dans Z. Gaudron, A. Dupuy, C. Menneson, M. Kelly-Irving (éds.), *Espaces de socialisation extra-familiale dans la petite enfance*. Éditions Érès.

2 Un 'zoom' sur la recherche de Guio, A.-C. & Van Lancker, W. (2021) : *La déprivation des enfants en Belgique et dans ses régions : que disent les nouvelles données ?* Fondation Roi Baudouin. www.kbs-frb.be

3 Un rapport européen sur le multilinguisme en petite enfance: Bergeron-Morin, L., Peleman, B., Hulpia, H. (2023). 'Working with multilingual children and families in early childhood education and care (ECEC): guidelines for continuous professional development of ECEC professionals'. *NESET report*, Luxembourg: Publications Office of the European Union. www.nesetweb.eu

4 Le livre sur le travail de l'asbl Elmer, à Bruxelles: Van der Mespel, S. (2024). *Hier iedereen kan groeien*. Uitgeverij Epo.

5 Geens, N., Hemeryck, I. & Lambert, L. (2017) Ontmoeten is simpel... maar niet altijd gemakkelijk. Uitgeverij Epo. www.ontmoetenissimpel.be

6 Toute la documentation et instruments du projet Erasmus+ Be-In : Building partnerschip with parents in inclusive ECEC. www.vbjk.be

7 La these de Mélissa Dierckx (2024): "Theorising Social Cohesion in Child and Family Social Work." Ghent University.

8 L'initiative Trampoline, dans la province d'Anvers, montre d'intéressants exemples du rôle des dirigeants locaux. Dans : Kindertijd (2024). Kansen geven aan álle kinderen. Trampoline-editie. www.vbjk.be



Construire la confiance, reconnecter les familles à la crèche : la puissance de la psychomotricité relationnelle

Vertrouwen opbouwen en gezinnen verbinden met de opvang: de kracht van relationele psychomotoriek

texte
ANNE-FRANÇOISE DUSART
photos
CAROLINE BOUDRY
organisation
CRÈCHE LA VOLIÈRE (ASBL LES TROIS PORTES), NAMUR

La crèche La Volière, de l'asbl namuroise Les Trois Portes, accueille un public mixte, dont prioritairement des enfants hébergé·e·s avec leur(s) parent(s) au sein de la Maison d'Accueil pour Femmes et Enfants (MAFE) ou en lien avec le Service Mobile d'Accompagnement en Logement (SMAL) de la même asbl. Un peu moins de la moitié des familles accueillies bénéficient d'un accompagnement à la parentalité par le poste médico-social et par les psychomotriciennes. Pour toutes les familles mais particulièrement pour celles qui se trouvent en situation précaire, il est primordial de construire un lien de confiance solide et durable avec les professionnel·le·s qui vont prendre soin de leurs enfants. Pour renforcer le travail quotidien effectué par l'équipe en ce sens, celle-ci s'est dotée d'un outil puissant : la psychomotricité relationnelle. Anouk Dubois, psychomotricienne relationnelle à La Volière, nous parle de son travail avec les enfants et leurs parents.

Qu'est-ce qui a décidé l'équipe à faire entrer la psychomotricité relationnelle à la crèche ?

Anouk : Au départ, c'est la spécificité de notre public qui a été le déclencheur. Notre souhait était de soutenir le développement physique et psychique des enfants et de les aider à prendre conscience de leurs compétences. Nous voulions aussi sensibiliser les parents aux différentes étapes du développement de leur enfant. Et puis aussi, soutenir les puéricultrices dans la construction du lien de confiance avec les enfants et les parents. Le travail de la psychomotricienne est complémentaire à celui des puéricultrices, parce qu'elle va accompagner l'enfant en prenant en considération ses tensions.

Nous avions aussi constaté que certaines familles accueillies à la MAFE ou au SMAL semblaient éprouver des réticences à confier leur enfant à la crèche, pour de multiples raisons. Et une fois le seuil de la crèche franchi, on observait une fréquentation assez irrégulière des enfants. Ces appréhensions se répétaient à l'approche de l'entrée à l'école maternelle. Il nous a semblé nécessaire de consolider de manière plus durable le lien de confiance avec les familles, au-delà de ce que l'équipe mettait déjà en place, notamment lors de la familiarisation. La psychomotricité

> Nous soutenons les puéricultrices dans la construction du lien de confiance avec les enfants et les parents.

relationnelle joue aussi un rôle de facilitateur dans les moments de séparation, de transition, de conflits, de sensibilisation à davantage de régularité, ou tout simplement lors des échanges avec les parents.

Des séances collectives de psychomotricité relationnelle sont organisées à la crèche, notamment en partenariat avec l'asbl Récréation.

Le projet Psychomot'byl, destiné exclusivement aux familles en situation de vulnérabilité, se déploie en quatre axes, portés par une même personne, la psychomotricienne :

- inviter les parents dans la crèche en leur proposant des séances de psychomotricité relationnelle individuelles « parents admis » dans une salle aménagée au sein de la crèche;
- faire entrer la crèche à la maison par le biais de séances de psychomotricité relationnelle au domicile des familles ;
- proposer des moments conviviaux de rencontre et d'échanges « Parent' aime » autour de questions sur la parentalité;
- accompagner la transition des enfants vers l'école, tout en redonnant une place active et centrale aux parents.

En quoi la psychomotricité relationnelle apporte-t-elle des outils spécifiques pour renforcer ce lien de confiance avec les familles, et en particulier avec les familles en situation de vulnérabilité ? Comment y travailles-tu ?

Anouk : Le tout premier contact est crucial. J'essaie d'être présente lors de la familiarisation de chaque enfant, avec le ou les parents, les puéricultrices de la section et Aurélie, l'assistante sociale. Aurélie pré-

→



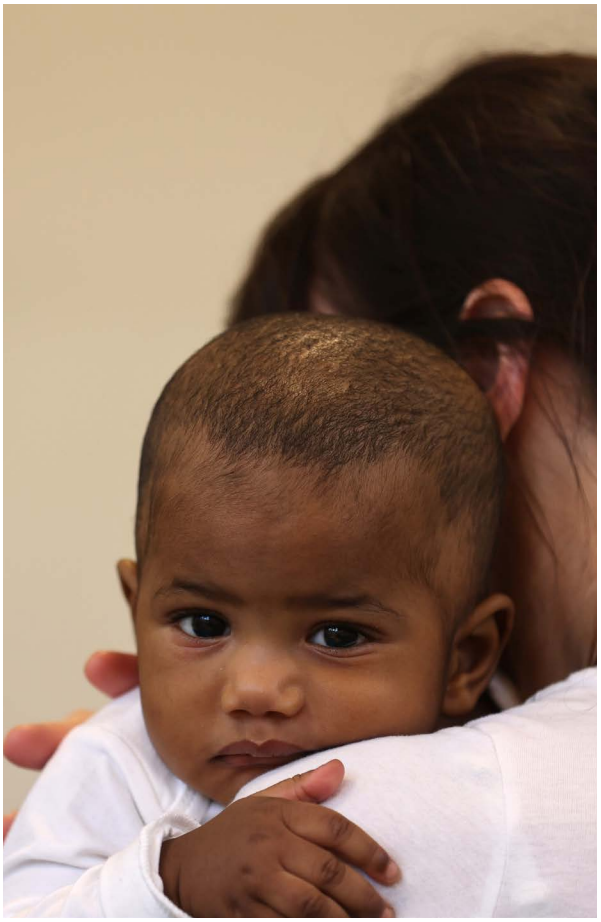
sente le projet aux parents : « On a la chance d'avoir de la psychomotricité relationnelle à la crèche, c'est vraiment un atout parce qu'Anouk va pouvoir suivre votre enfant dès son arrivée et jusqu'à sa sortie, et si c'est nécessaire elle l'accompagnera aussi vers la classe d'accueil. Donc si vous avez la moindre question, n'hésitez pas à faire appel à elle ». Déjà, à ce moment-là, cela rassure les parents de savoir qu'une personne va se soucier du développement psychomoteur de leur enfant.

Et puis après, je rencontre l'enfant avec son ou ses parents. Je me mets au sol. Je me présente aux parents mais aussi à l'enfant. Je capte son regard, je m'adresse à lui directement, en le nommant à chaque fois par son prénom, en veillant à le prononcer correctement. Je connais le prénom de chaque enfant de la crèche. C'est très important pour lui mais aussi pour ses parents, parce que ça montre que je le considère comme une personne à part entière. Ensuite, je lui demande la permission de poser mes mains sur la plante de ses pieds, je lui souhaite la bienvenue. Déjà à ce moment-là, dans la posture de l'enfant, dans la façon dont il va interagir avec moi et avec ses parents, je vais voir beaucoup de choses. Et surtout, ce sont des instants décisifs pour que le parent comprenne que mon attention sera focalisée à 100% sur son enfant, que je vais m'en soucier, en prendre soin du mieux que je peux tout au long de son séjour. Si le parent capte ça, j'ai déjà un premier pied dans la confiance.

Parfois, il arrive qu'après quelques minutes, le parent me donne l'enfant dans les bras. Et donc je le prends, toujours avec une main à hauteur de la nuque (et non pas de la tête, pour ne pas solliciter trop de tensions et d'émotions), et l'autre main au niveau du bassin. Le parent voit que je suis tout à fait à l'aise. Je reste en lien tant avec lui qu'avec l'enfant, je fais des allers-retours visuels, et à partir de là il y a quelque chose qui se passe, le parent me dit par exemple « Ah oui, on peut le porter comme ça ? », et moi je saisis l'occasion pour lui montrer différentes façons de porter l'enfant. C'est l'amorce du soutien à la parentalité. Je peux alors enchainer et proposer au parent de venir vivre une ou plusieurs séances de psychomotricité relationnelle avec son enfant ici à la crèche.

Comment se déroulent ces séances « parents admis » ? Comment les proposes-tu aux parents ? En quoi sont-elles un plus pour renforcer les liens ?

Anouk : Il y a les séances collectives du jeudi matin, sans les parents, avec l'asbl Récréation. Quand les parents viennent rechercher leur enfant, les puéricultrices leur font un petit retour sur comment la journée s'est passée. Et moi lorsque je les croise dans le couloir, je leur dis « oh tout à l'heure à la psychomot', il a vécu ça, c'était super ! ». C'est une bonne entrée



en matière pour leur proposer ensuite de vivre une séance individuelle avec leur enfant s'ils le souhaitent. Ce qui se passe en séance individuelle ? Il me faudrait des heures pour l'expliquer ! Mais ce qui me frappe le plus, c'est que la plupart des parents ne savent pas ce que c'est, la psychomotricité relationnelle. Ils assimilent cela plutôt à de la gym. Lorsqu'ils vivent une séance, ils sont ébahis !

En fait, la capacité et le plaisir de jouer sont innés mais peuvent se perdre en cours de route, surtout dans les familles submergées de difficultés. Les séances individuelles, qui se déroulent dans une salle aménagée avec un matériel adéquat, donnent la possibilité aux parents de retrouver la part d'enfance en eux, et surtout de jouer et de renouer avec leur enfant sans contraintes, parce que ce n'est plus eux qui portent la responsabilité du cadre «sécurité-loi», mais moi-même: « Ici votre enfant peut sauter, grimper sur la table, aller en-dessous, crier, s'accrocher là, lancer des balles sur le mur, il peut se cacher dans une cabane, se reposer, regarder un livre, chanter, vivre toutes ses émotions,... il ne doit pas ranger les jouets, sauf si c'est un jeu pour lui ... et si vous aussi vous avez envie de sauter sur la table, de « démonter » toute la pièce, vous avez le droit, du moment que vous prenez soin de vous, des autres et du matériel ! Entre le début et la fin de la séance, c'est moi qui suis responsable de ce qui se passe ici. » Cela les sécurise énormément.

> Je m'adresse à l'enfant directement, en le nommant à chaque fois par son prénom. Ça montre que je le considère comme une personne à part entière.

Je les rassure aussi sur la confidentialité : « Vous pouvez être vous-même, vous pouvez me partager des choses, cela restera entre nous. » La plupart du temps, les parents me déposent des choses extrêmement personnelles, et c'est ok. C'est aussi la dimension relationnelle de la psychomotricité qui permet de faire émerger ça. À cet égard, ma fonction est complémentaire à celle des puéricultrices. Moi je suis là pour prendre en soin l'enfant mais aussi la famille dans sa globalité. Comme on travaille en équipe, cela permet aux puéricultrices de se sentir autorisées à renvoyer le parent vers l'assistante sociale et la directrice ou vers moi, lorsqu'il commence à se confier à elles. Cela participe vraiment à créer la confiance, parce que les parents savent qu'ils seront écoutés. Et donc une fois ce cadre posé, la séance peut commencer, et là ... les parents se lâchent ! J'ai des papas qui se cachent sous la table, qui sautent, qui jouent au foot comme s'ils avaient 5 ans. Ils construisent des tours et ils disent à leur enfant : « Ah non, ne casse pas ma tour hein ! » Je vois qu'ils sont à fond dans leur jeu, je renforce les liens, j'invite à reproduire à la maison.

Tu proposes aussi des séances à domicile. Quel est l'objectif recherché ?

Anouk : C'est un super projet qui a du sens, notamment pour être en situation réelle et se rendre compte des conditions dans lesquelles les parents sont amenés à interagir avec leur enfant. A domicile, les défis sont importants. On entre dans l'intimité des familles, donc ça demande d'avoir pu construire en amont un lien de confiance encore plus solide, notamment pour les rassurer sur le fait que je ne vais pas être intrusive, aller inspecter leur domicile, porter un jugement sur ce qu'ils font.

Forcément, je dois composer avec l'espace que je peux investir dans leurs lieux de vie, qui sont parfois très exigus. Le matériel que j'apporte est donc limité, souvent cela se résume à un grand tissu et quelques

→

—

La plupart du temps, les parents me déposent des choses extrêmement personnelles, et c'est ok. C'est aussi la dimension relationnelle de la psychomotricité qui permet de faire émerger ça.

—

blocs. Et surtout, je ne peux pas être garante « sécurité-loi » comme à la crèche. Dans leur maison, les parents restent responsables et ont donc moins la possibilité de « se lâcher ». Et pour l'enfant, c'est moins facile aussi : comment être dans le jeu libre lorsqu'il y a à proximité des objets fragiles ou dangereux ? Face à ces défis, mon objectif est qu'on explore ensemble des pistes. Je les encourage à créer un espace convivial où ils peuvent avoir du plaisir à jouer ensemble, car avec peu on peut faire beaucoup. Certains parents me disent : « Anouk, ça ne sert à rien que tu viennes chez moi, c'est minuscule ! » Ils m'expliquent comment c'est aménagé chez eux, alors on peut imaginer des pistes ensemble : « Avez-vous déjà essayé de mettre une caisse en carton à cet endroit ? Et là, peut-être une couverture au-dessus de la table pour faire une cabane ? » Je crois que les séances en salle de psychomot à la crèche sont un tremplin pour rendre visibles les bienfaits du jeu sur le développement de l'enfant, et permettre aux parents de retrouver du plaisir à jouer avec leur enfant dans d'autres contextes. Je leur dis : « Le plus important est de prendre du plaisir. Si vous arrivez à avoir ne fût-ce que dix minutes tous les jours pour jouer pleinement avec votre enfant comme vous venez de le faire, sans que rien ne vienne parasiter ce temps-là, c'est gagné ! »

Tu parlais tout à l'heure des moments « Parent'aime ». En quoi ces moments consistent-ils ? Comment sont-ils organisés ?

Anouk : Il s'agit d'ateliers qui visent à proposer aux parents de partager des moments conviviaux autour de thèmes liés à la parentalité : sommeil, alimentation, acquisition de la continence, jeu, écrans, rythmes, école ... Avec ma collègue Maëlle, qui est aussi psychomotricienne relationnelle, nous les organisons environ une fois toutes les trois semaines, en proposant différents thèmes et en annonçant les dates bien à l'avance. Les thèmes sont prédéfinis mais si, au moment même, un parent amorce les échanges sur autre chose, on laisse la place à ce qui vient. On a réfléchi aux heures les plus adéquates pour accrocher les parents. On propose donc deux moments dans la même journée, le matin de 9h30 à 10h30, ce qui leur permet de rester à la crèche juste après avoir déposé leur enfant, et l'après-midi de 16h30 à 17h30, juste avant de reprendre leur enfant. Le défi, c'est de les « capter » lors de ces temps collectifs planifiés.

Outre les moments planifiés, quels sont les autres moments propices aux échanges avec les parents ?

Anouk : Ma fonction me donne l'occasion d'être régulièrement de passage dans le couloir, par exemple pour aller chercher du matériel. C'est là que j'arrive le mieux à saisir l'attention des parents, de manière impromptue et spontanée. Si à ce moment-là, je croise un parent et que je sens que c'est le bon moment, si je vois que c'est important pour lui que je prenne cinq ou dix minutes, alors je peux prendre ce temps, sans que cela ne pose problème. Le couloir, c'est aussi le lieu où le parent peut mettre ou enlever les chaussures à son enfant, par exemple. Les regards, les bonjours, le fait de nommer l'enfant, de raconter *« aujourd'hui nous sommes allés dehors avec lui, il a adoré mettre ses pieds dans l'herbe »*, ... il y a tous les jours un petit quelque chose à raconter au parent. Ça entretient le lien.

En savoir plus : www.troisportes.be



ANOUK DUBOIS
psychomotricienne relationnelle
Psychomot'byl, crèche La Volière
(asbl Les Trois Portes), Namur

Qu'est-ce que la psychomotricité relationnelle?

La psychomotricité relationnelle est une approche à dimension thérapeutique basée sur le jeu spontané de l'enfant. Elle permet à l'enfant de développer son plaisir, de s'ouvrir au monde et de développer sa confiance. L'activité psychomotrice aide l'enfant à établir les bases fondamentales de sa personnalité. Elle répond à ses besoins sensori-moteurs (explorer, découvrir, sentir, sauter, grimper,...), affectifs et sociaux (rencontrer l'autre, agresser, caresser, s'isoler, rire, pleurer,...) et relationnels (créer, construire, organiser, prendre distance, s'adapter,...).

Source www.psychomot-relationnelle.be



La lampe qui éclaire tout le monde

De lamp brandt voor iedereen

Cette « lampe » qui éclaire, qui veille, est une belle métaphore pour l'ensemble du travail de proximité de l'asbl 't Lampeke. Avec un public diversifié dans le quartier et leur propre équipe, 't Lampeke travaille à la création d'une société chaleureuse et solidaire, sans pauvreté ni exclusion sociale. Le travail de 't Lampeke comporte plusieurs volets distincts, mais tous interreliés. Cela leur permet de toucher les familles et les enfants à différents moments de leurs parcours de vie, de la petite enfance. Dans leur volet de soutien auprès des familles, 't Lampeke se concentre auprès des familles avec de jeunes enfants : les familles qui utilisent leur milieu d'accueil, mais aussi toutes les familles qui vivent dans le quartier. Karen Daniels et Lori Cuveele sont deux accompagnatrices très engagées dans le soutien aux familles.

texte et photo
LISANDRE BERGERON-MORIN
ET CAROLINE BOUDRY
organisation
'T LAMPEKE, LOUVAIN

→



Notre porte est ouverte pour toutes les familles du quartier

« Ici, les parents ont la chance de rencontrer d'autres parents », explique Karen. « Nous organisons des moments parents-enfants deux fois par semaine. Nous voulons être un lieu de rencontre pour *tous* les parents, quelles que soient leurs caractéristiques sociales, économiques et ethnoculturelles. Nous essayons de toucher un groupe de parents qui reflète également la diversité ethnique, culturelle, sociale et économique de la ville de Louvain, et plus précisément du quartier. Nous sommes une maison dont la porte se veut toujours ouverte. Nos actions touchent de nombreux domaines de la vie des familles. Les parents peuvent s'adresser à nous pour des questions relatives à l'éducation des enfants, mais aussi pour des questions de logement ou des questions administratives, par exemple. Lors d'une des premières rencontres avec les parents, nous explorons ensemble leurs droits, notamment le soutien et les services auxquels ils peuvent avoir accès. Nous constatons que les familles sont souvent insuffisamment informées. Par exemple, certaines d'entre elles peuvent bénéficier d'une aide financière ou matérielle, mais elles n'en ont pas conscience ou le remplissage des formulaires est trop complexe.

Enfants et parents ont la chance de jouer ensemble

« Deux fois par semaine, lors des rencontres parents-enfants, ils ont la chance de jouer ensemble », raconte Lori. « Ici, les enfants jouent avec des jouets différents de ceux qu'ils ont à la maison. C'est un endroit où ils jouent avec d'autres enfants et interagissent avec d'autres adultes, et ainsi explorent leurs compétences sociales. Il y a même de belles amitiés qui se développent entre les enfants et les parents. Lorsqu'un parent et son enfant commencent à participer au groupe, il est agréable de voir comment les autres parents accueillent les nouveaux venus », explique Karen. « En tant qu'animatrices/accompagnatrices, nous faisons partie du groupe, mais nous sommes attentives aux interactions entre les enfants et les parents. Avec les parents, nous observons les enfants et ces observations sont souvent le point de départ de discussions animées et de questions sur l'éducation et le développement des enfants. Ici, les conversations entre les mères sont centrales. Nous offrons des possibilités pour les parents de jouer avec leur enfant, parfois nous jouons nous-mêmes avec le parent et l'enfant, mais il y a aussi beaucoup de temps disponible pour discuter autour d'une tasse de café. Pendant ces rencontres, nous voyons surtout des mères, mais les pères viennent également, avec ou sans leur partenaire. Toutefois, les pères sont plus enclins à prendre rendez-vous pour un entretien individuel », poursuit Karen.

La rencontre comme élément central

« Pour de nombreux parents, notre organisation de proximité est non seulement un lieu de rencontres avec leurs enfants, mais aussi un lieu de repos pour eux-mêmes », explique Lori. « Les moments de rencontres parents-enfants sont parfois le tremplin vers un soutien individuel, mais ils créent aussi des opportunités de mise en réseau entre les parents du quartier. Lorsque les enfants grandissent un peu, les familles se tournent vers des activités que nous proposons sans enfants. Comme nous sommes ouverts tous les jours, il y a un espace permanent d'accueil. Au cours de la journée, il est fréquent que les

> Le milieu d'accueil a également une valeur sociale et éducative pour les enfants et toute la famille.

parents viennent discuter, prendre un café ou poser quelques questions. Nous constatons que c'est à partir de ce « nid » sécurisant que plusieurs parents font des pas vers la société. »

« À la demande de certaines mères, notre maison de quartier (*buurthuis*) organise entre autres des cours de yoga et des séances visant à mieux gérer le stress. La maison de quartier en soi est un lieu de rencontre pour les résidents du quartier. Les parents y viennent prendre un café ou un repas. Ainsi, nous donnons aux parents la possibilité de participer activement à une offre de loisirs attrayante et adaptée à leurs besoins. Les familles qui sont dans une situation vulnérable sur le plan socio-économique manquent souvent de réseau de soutien », explique Karen. « En tant qu'organisation, nous mettons l'accent sur la rencontre, le soutien individuel et les loisirs. Nous permettons à plusieurs familles 'de jongler avec de nombreuses balles sans en laisser tomber aucune' (*We houden veel balletjes in de lucht!*) ».

Accessible vient du verbe accéder

« Nous voulons travailler avec un seuil d'accès très bas », explique Lori. En plus d'animer les rencontres parents-enfants chez *t'Lampeke*, Lori est également responsable du milieu d'accueil *De Wurpskes*. « Les familles nous trouvent grâce au bouche-à-oreille. Nous distribuons également des brochures dans les écoles ou dans toutes sortes de services où vont les parents de jeunes enfants. C'est ainsi que nous atteignons les parents qui ne trouvent pas facilement le chemin vers le milieu d'accueil ou qui ne maîtrisent pas bien la langue néerlandaise. Nous constatons également que tous les parents ne sont pas suffisamment informés de l'offre du milieu d'accueil. En effet, notre milieu d'accueil ne s'adresse pas uniquement aux parents qui travaillent, mais à tous les parents qui ont des besoins d'accueil pour leurs enfants. De cette manière, le milieu d'accueil a également une valeur sociale et éducative pour les enfants et toute la famille. Que nous puissions ajuster nos tarifs en fonction du revenu des parents n'est pas toujours connu, c'est pourquoi il est important d'informer correctement les parents. De plus, si l'on veut atteindre tous les parents du quartier, il faut travailler main dans la main avec tout un réseau d'organisations qui connaissent aussi les familles du quartier », explique Lori. « Tous les enfants ne fréquentent pas le milieu d'accueil à plein temps. Certains bénéficient d'un soutien suffisant avec leurs parents lors de nos moments de rencontres. Nous souhaitons offrir plusieurs possibilités, qui permettent d'être à l'écoute des besoins de chaque famille. »

Moi = Nous

't Lampeke travaille également avec des bénévoles. Un dépliant vise à recruter des candidat·e·s : « Coupez la ligne pointillée et tournez le M de 180°, lit-on dans un dépliant, de cette façon, le "moi" (Mij) devient un "nous" (Wij), car en tant qu'organisation, nous avons besoin de l'autre. Si nous voulons un quartier encore plus beau, nous devons le créer nous-mêmes. » Ainsi Karen explique : « Par exemple, le dimanche, dans notre espace de rencontres parents-enfants, des bénévoles organisent une activité pour les parents du quartier. Nous aidons les familles avec de jeunes enfants du quartier qui ont peu de réseau social à occuper leurs moments de loisirs en les mettant en contact avec d'autres habitant ·e· s du quartier. Pour ce faire, nous recherchons des bénévoles qui souhaitent participer de manière hebdomadaire, régulière ou très occasionnelle (heures de jeux, sorties, ludothèque...). On s'aperçoit que le fait de travailler ensemble dans le quartier relie beaucoup de personnes entre elles, mais aussi différentes organisations », conclut Karen.

En savoir plus : www.lampeke.be



KAREN DANIELS ET LORI CUVEELE
't Lampeke, Louvain

Les différents volets du travail de proximité de l'asbl 't Lampeke.

't Lampeke est basée dans le quartier Ridder (Ridderbuurt) de Louvain. Il s'agit d'un ancien quartier ouvrier, mais qui accueille aujourd'hui une grande diversité culturelle, linguistique et socio-économique, avec une forte concentration de logements sociaux. Son travail comporte cinq volets : un milieu d'accueil 0-3 ans (De Wurpskes), le volet de soutien aux familles (PREGO), le milieu d'accueil extrascolaire, Fabota, le volet Den Tube pour travailler auprès des jeunes adolescent·e·s et enfin le centre communautaire et maison de quartier 't Lampeke. 't Lampeke peut aussi ainsi accompagner les familles du quartier tout au long de leur parcours de vie.

Comment puis-je améliorer ma communication avec les parents multilingues?

« J'ai souvent de la difficulté à discuter avec les parents multilingues qui ne maîtrisent pas encore bien le français. Soit je les sens fermés, soit j'ai l'impression que la conversation demeure superficielle. » (Christine, puéricultrice)

texte
LISANDRE BERGERON-MORIN ET BRECHT PELEMAN

Chère Christine,
Communiquer avec les parents est un aspect essentiel de l'accueil en petite enfance, mais en effet s'adresser à des parents multilingues peut parfois amener certains défis. Pour développer une plus grande aisance dans ces échanges, il est possible de réfléchir à différents aspects de la communication, en faisant l'exercice de se mettre dans la peau de ces parents.

Attardez-vous au « quand ». Réfléchissez aux moments où vous communiquez avec les parents. Souvent, la plupart des interactions ont lieu lorsqu'ils viennent déposer et chercher les enfants. Ces moments ont tendance à être courts et occupés et ne se prêtent pas toujours à des conversations plus approfondies. Ces échanges informels restent essentiels, mais peuvent être conjugués avec des échanges pour vous engager davantage avec les parents. En proposant par exemple un espace plus tranquille, les parents sentent que vous avez du temps pour eux et tous peuvent se sentir plus à l'aise d'utiliser tout leur répertoire langagier – c'est-à-dire leurs différentes langues – pour communiquer.

Gardez en tête qu'il n'y a pas qu'un seul type de famille multilingue. Chaque parent (multilingue) apporte des expériences, des attentes et des questions qui lui sont propres. Certains parents peuvent s'exprimer couramment en néerlandais ou dans une autre langue commune, tandis que d'autres se sentent moins confiants. Il est donc important de prendre le temps de connaître chaque parent individuellement et de comprendre ce dont ils a besoin, pour adapter les échanges à chaque parent. Plusieurs parents se posent des questions spécifiques sur le multilinguisme ou le développement de leur enfant. Or, les recherches sur le multilinguisme nous ont appris qu'il existe différentes bonnes stratégies pour élever un enfant multilingue et qu'il n'y a donc pas une seule bonne réponse à leurs questions. Soyez donc plutôt ouverte à leurs histoires et curieuse de leurs expériences. Les questions que vous leur posez et votre écoute sont souvent plus importantes que vos réponses. Vous montrez ainsi que vous considérez leur point de vue.

Le fait de ne pas poser de questions ne signifie pas que les parents n'ont pas de questions ou de préoccupations. Ils sont souvent en quête d'informations mais ne se sentent pas toujours à l'aise pour poser leurs questions. Ce qui peut sembler de prime abord un manque d'intérêt peut en fait provenir d'un sentiment d'insécurité ou d'une impression de ne pas être bien compris. C'est pourquoi il est important d'oser être proactive et de créer de la place pour leurs questions. Posez vous-même des questions (ouvertes), osez faire les premiers pas. Les parents sentent ainsi que leurs préoccupations et réflexions sont bienvenues.

Il n'y a pas de solution miracle. Il existe par contre toute une série de petites stratégies qui, combinées, permettent des interactions plus profondes et plus riches : utiliser des objets concrets, des images et des photos pour soutenir les échanges, explorer les possibilités des applications de traduction, parler lentement et utiliser des mots simples, utiliser le langage corporel et les gestes. Profitez aussi des langues parlées par vos collègues, en gardant en tête que pour les conversations importantes, un ou une interprète peut rester nécessaire.

Échanger avec des parents parlant peu notre langue peut parfois amener des tensions, mais souvent peut s'avérer passionnant. En faisant les premiers pas et étant chaleureuse et curieuse, vous envoyez aux parents le message que leurs questions et leurs expériences sont importantes.



LISANDRE BERGERON-MORIN
Coordinatrice de projets chez VBJK, pour les thèmes Développement langagier et multilinguisme,



BRECHT PELEMAN
Coordinateur de projets chez VBJK, pour les thèmes Développement langagier et multilinguisme,



Ouvrir la porte vers un plus grand pouvoir d'agir des familles en situation de vulnérabilité

De deur openen om gezinnen in kwetsbare situaties te versterken

texte
ANNE FRANÇOISE DUSART
photos
SARAH STEFFENS
ET CAROLINE BOUDRY
organisation
LES P'TITS BOUTS DU MONDE
(ASBL FORM'ANIM), SERAING

Située à Seraing au cœur d'un quartier multiculturel à forte mixité sociale, la crèche Les P'tits Bouts du Monde, de l'asbl Form'anim, a vu le jour en 2007 tout d'abord sous forme de halte-accueil, avec pour objectif d'offrir aux mamans en situation de monoparentalité un lieu sécurisant où confier leur enfant pendant leur cours de français et de citoyenneté, et pour certaines débuter leur parcours d'intégration en Belgique. Devenue crèche en 2017, elle compte aujourd'hui 28 places et accueille une cinquantaine d'enfants de 0 à 3 ans, en articulation étroite avec le Lieu de Rencontre Enfants-Parents (LREP) Anim'Mômes. Approche interculturelle, horizontalité et continuité des pratiques s'y conjuguent au quotidien pour prendre soin des enfants et de leurs familles et leur permettre de déployer leurs ailes. Un entretien a été réalisé avec Sarah Steffens, codirectrice pédagogique de Form'anim, pour mieux se plonger dans ce projet.

→



Un projet multidimensionnel pour accompagner les familles et les enfants

« L'objectif qui anime tous nos services, c'est l'émancipation des individus et des familles par le développement de leur pouvoir d'agir, explique Sarah. On se rend compte que les familles en sont complètement dépossédées quand elles arrivent en Belgique. Dans leur parcours d'intégration, après avoir déjà subi des traumatismes importants, elles se trouvent souvent face à des portes fermées, des jugements, des discriminations, des abus de pouvoir inimaginables. Il y a de quoi se replier sur soi-même, même lorsque l'on est très motivé. A Form'anim, nous travaillons à sensibiliser divers lieux à l'importance de considérer l'intégration comme un mouvement à double entrée : les individus et les familles doivent avoir la motivation pour apprendre la langue et les codes sociaux par exemple, mais la société doit, quant à elle, être ouverte à l'intégration et traduire cela en mesures concrètes. C'est encore loin d'être le cas. Nous accompagnons les familles dans ce parcours en essayant de lever un maximum de freins, en les encourageant, en les aidant à ouvrir des barrières trop lourdes pour elles seules, en les outillant. » La crèche et le LREP sont des portes d'entrée cruciales à cet égard, parmi d'autres. « Nous avons renforcé l'articulation de la crèche et du LREP, poursuit Sarah, en augmentant le nombre de plages horaires d'ouverture du LREP, ce qui nous a ainsi permis de soutenir de manière encore plus efficace les familles. »

Aller à la rencontre des familles là où elles se trouvent, au bon moment pour elles, avec les mots justes

Pour que les parents et surtout les mamans puissent se projeter dans leur avenir et entreprendre les activités et démarches nécessaires au développement de leur autonomie sociale, financière et professionnelle, ainsi qu'à leur épanouissement personnel, il est souvent indispensable qu'ils et elles puissent confier leur enfant en toute sérénité à un lieu d'accueil. « Cela ne va pas toujours de soi, explique Sarah. Beaucoup de mamans sont réticentes, car elles restent avec l'idée que confier son enfant à quelqu'un qu'on ne connaît pas, c'est l'abandonner, c'est être une mauvaise mère. Alors qu'en réalité c'est tout le contraire ! Confier son enfant, c'est lui permettre de grandir dans de multiples lieux complémentaires. C'est quelque chose que nous devons déconstruire très souvent, en expliquant tous les bienfaits que la crèche peut représenter pour un enfant. Et pour cela, nous ajustons notre parole et nos arguments à chaque famille, là où elle se trouve. Par exemple, il est clair que parmi les différents bénéfices, fréquenter la crèche est un élément facilitateur important pour l'entrée à l'école maternelle, notamment pour les enfants qui entendent à la maison une autre langue que le français, mais aussi pour tous les enfants, pour des raisons de socialisation précoce. Mais cela n'a aucun sens de donner cet argument à une maman d'un enfant de six mois ou un an. Ce n'est pas le bon moment, ce ne sont pas les mots qui vont la toucher. Par contre, je peux lui dire « ici on a un jardin, ton enfant va pouvoir être dehors dans l'herbe, bouger, faire des activités. Il va jouer avec d'autres enfants, se dépenser, prendre l'air, ça va peut-être lui permettre de mieux dormir la nuit. » Cet argument-là a tout son sens pour nos familles qui habitent majoritairement dans de tous petits appartements et pour qui la mise en place d'activités à la maison reste un grand défi. »

« Le LREP est en soi un lieu de soutien à la parentalité enrichissant pour parents et enfants et aussi un lieu de création de liens entre parents, poursuit Sarah. Mais c'est aussi une porte d'entrée importante vers la crèche, pour plusieurs raisons. Pour venir au LREP, il n'y a aucune contrainte : pas d'inscription, participation libre, on y vient quand on en a envie, on ne doit pas prévenir que l'on vient. Comme le LREP est situé au même endroit que la crèche, les parents peuvent y découvrir les locaux, et aussi faire connaissance avec l'équipe puisqu'il y a toujours au moins une accueillante de la crèche qui est présente. En vivant une activité avec une accueillante, cela leur permet de prendre confiance progressivement. On va leur laisser le temps, on ne leur mettra jamais la pression pour qu'ils inscrivent tout de suite leur enfant à la crèche. Sans ce passage préalable par le LREP, sans ce cheminement pas à pas, il est clair que certains enfants n'auraient jamais franchi le seuil de la crèche. Et en amont, pour faire connaître le LREP aux familles, on peut les accrocher en douceur au moment où elles viennent à Form'anim pour d'autres démarches. Ça peut être par exemple quand une famille

vient pour une difficulté avec le PMS pour un de ses plus grands enfants. Et à ce moment-là, on se rend compte qu'il y a encore à la maison un enfant en âge de crèche. »

« Ce qui fait notre force à Form'anim, c'est le fait que nous proposons une multitude de services différents, ce qui représente autant de portes d'entrée pour accrocher les familles et les amener vers le LREP et la crèche. Nous nous saisissons toujours de la porte d'entrée que la famille choisit et qui répond à son besoin du moment. Nous ne fonctionnons pas avec des mandats, uniquement à la demande des familles, et ça en termes d'outreaching c'est super important. Quand il n'y a pas de contrainte, la motivation est intrinsèque, les familles sont directement plus investies. »

Une approche interculturelle, pour prendre soin de la continuité des pratiques et construire la confiance

Les familles accueillies à la crèche ont subi et subissent beaucoup de violences institutionnelles. Bon nombre d'entre elles ont perdu tous leurs repères. « À Form'anim, explique Sarah, notre approche est interculturelle, ce qui veut dire qu'on ne va pas chercher à imposer un modèle particulier, mais qu'au contraire, on va veiller à ce que les repères culturels des individus et des familles soient préservés. Par exemple, on ne va jamais leur demander de parler le français à la maison. À la crèche, on va prendre en compte et s'inspirer de la manière dont le parent interagit avec son enfant, et y ajouter nos compétences professionnelles. Je pense par exemple au co-dodo, ou au fait de porter l'enfant sur le dos, à la manière de communiquer. » Pendant la familiarisation, les puéricultrices discutent avec les parents de ce qu'ils font avec leur enfant pour qu'il se sente en confiance.

Sarah poursuit : « On va reprendre dans les pratiques de la crèche certains des éléments mis en avant par les parents, pour que l'enfant puisse avoir une entrée douce en retrouvant des repères de la maison. Par exemple, certaines accueillantes ont des écharpes et portent les bébés sur le dos, le temps nécessaire pour que l'enfant se sente en confiance et puisse progressivement prendre son autonomie. On ne va jamais enjoindre aux familles une façon de faire à reproduire telle quelle chez elles, mais on va ouvrir le domaine des possibles en leur proposant différentes manières d'agir, qu'elles intégreront ou pas dans leur quotidien, selon ce qui leur parle ou pas. Au-delà des différences culturelles, on va aussi beaucoup mettre en évidence les ressemblances dans la manière d'être ou de faire, les choses qui relient, qui créent un espace de confiance. Ça ouvre d'autres perspectives sur la richesse de chaque culture, sur la place de chaque culture au sein de la crèche, et sur l'enrichissement mutuel. C'est primordial pour que les parents, et donc les enfants, se sentent bien accueillis à la crèche, et qu'ils soient acteurs dans l'accompagnement de leur enfant. »

La confiance des familles est quelque chose de fragile. « On ne va jamais culpabiliser un parent ou mettre en question ses compétences parentales, insiste Sarah. Par exemple, si un parent oublie d'amener des langes, on va essayer de comprendre ce qui pose problème. Si c'est une question de moyens financiers, on peut relayer à d'autres associations qui peuvent fournir le matériel manquant. Si c'est un problème de temps, on peut réfléchir avec le parent à l'organisation du matin, voir comment ça se passe, réfléchir avec lui à une autre façon de faire, pour qu'il se sente plus à l'aise. On cherche plus loin pour apporter des pistes pertinentes en lien direct avec le vécu des familles. »

Une équipe multiculturelle

« Notre équipe reflète aussi la diversité. Cela donne à voir aux familles le fait que cette dimension interculturelle est présente dans l'ensemble de notre réflexion pédagogique et de nos actions. L'équipe porte les valeurs liées à l'interculturalité. Ce n'est pas forcément simple, parfois on ne se comprend pas, on n'a pas toujours les mêmes codes. Le fait de devoir nous-mêmes en équipe en discuter, nous coordonner, nous réajuster, c'est déjà un premier apprentissage. Ça nous donne une plus grande ouverture quand nous sommes face aux familles que nous accueillons. »

Remettre la parentalité sur le devant de la scène

« Les familles que nous accueillons vivent des difficultés « intersectionnelles », non seulement liées à leur statut de personnes d'origine étrangère, mais aussi aux situations de précarité, d'isolement, de perte de repères, rapporte Sarah. Le soutien à la parentalité se place généralement comme un besoin secondaire pour ces familles, tant les parents se démènent pour combler leurs besoins primaires (se loger, se nourrir, etc.) Grâce à l'action multidimensionnelle menée à Form'Anim, nous replaçons souvent la dimension parentalité comme élément central dans leurs préoccupations. Nous sommes convaincus que l'amélioration de la dynamique familiale a un impact sur toutes les dimensions de vie des familles. »

En savoir plus : www.formanim.be



SARAH STEFFENS
Les P'tits Bouts du Monde (asbl Form'anim), Seraing



Bâtisseurs de ponts

Bruggenbouwers

texte et photos
LISANDRE BERGERON-MORIN
ET CAROLINE BOUDRY
organisation
KOALA-CONNECT (CRÈCHE
'T HUMMELHOF ET DOMO
HASPENGOUW), SINT-TRUIDEN

Koala-Connect est avant tout un espace de jeu et de rencontres, créé à Saint-Trond dans le cadre d'un partenariat entre DOMO Haspengouw et le milieu d'accueil Het Hummelhof. Mais lorsque Laura Knapen, Ahlam Abdelaziz et Stefanie Jossa parlent de leur projet, on comprend très vite qu'il s'agit de bien plus qu'uniquement du jeu et des rencontres ! «Nous souhaitons que le seuil d'accès aux rencontres hebdomadaires soit le plus bas possible pour que les parents puissent «simplement» passer», soulignent-elles.

Un pont entre les parents

« Nous avons remarqué que les parents se posent beaucoup de questions sur la parentalité en soi », explique Laura. Ils se questionnent sur l'éducation des enfants, leur rôle comme parent, le développement de leur enfant, les aspects culturels et linguistiques en Belgique, le fonctionnement des milieux d'accueil et des systèmes scolaires en Belgique, les procédures administratives, ainsi que sur d'autres sujets plus privés. Laura et Ahlam créent pour ces parents un espace où il est possible de poser tous ces types de questions. « L'ouverture et l'environnement sécurisant que nous proposons aux familles et à leurs enfants sont les choses les plus importantes que nous puissions leur offrir », poursuit Laura. « D'abord et avant tout, nous écoutons les parents, nous ne leur donnons pas de

—

Parfois, vous n'avez pas envie de contacter les gens vous-même, jusqu'à ce que vous rencontriez un groupe accueillant où vous pouvez obtenir du soutien.

—

réponses immédiates et de conseils. Nous nous intéressons d'abord sincèrement à tout ce qu'ils font. Nous soutenons la conversation en posant de nombreuses questions : « D'accord, qu'est-ce qui fonctionne ? Qu'est-ce qui ne fonctionne pas ? Qu'avez-vous essayé d'autre ? » Avec cette attitude, nous ne montrons personne du doigt non plus », souligne Laura. Les parents, principalement des mères, mais aussi parfois des pères, discutent entre eux : « Il y a une telle diversité entre les mères qu'elles se donnent des trucs et se disent l'une à l'autre : « Vous faites du bon travail ! Comment faites-vous cela ? » Laura et Ahlam proposent aussi aux parents une boîte avec toutes sortes de questions ou d'énoncés pour amorcer des échanges. Ahlam explique : « C'est une méthode un peu artificielle pour amorcer des discussions, mais si vous êtes un peu timide en tant que parent ou si vous ne maîtrisez pas bien le néerlandais, cette méthode peut vous aider à parler de vous ou de votre enfant. Ces questions et énoncés relient les parents entre eux. »

Un pont entre les langues et les cultures

Les familles qui viennent aux rencontres hebdomadaires sont souvent issues de milieux linguistiques et ethnoculturels très différents. Certains parents sont de nouveaux arrivants en Belgique. De par sa propre histoire d'immigration, Ahlam y joue souvent un rôle de liaison, de passerelle pour ces nouveaux et nouvelles arrivant·e·s. « Lorsque je suis arrivée en Belgique, j'ai également eu la chance de participer à de telles rencontres parents-enfants », témoigne Ahlam. « Vous venez de laisser votre pays derrière vous, souvent dans des circonstances complexes, vous vous sentez brisé et seul. Parfois, vous n'avez pas envie de contacter les gens vous-même, jusqu'à ce que vous rencontriez un groupe accueillant où vous pouvez obtenir du soutien. Peu à peu, vous reprenez confiance en vous, vous regardez vers l'avenir, vous voulez apprendre quelque chose de nouveau et avoir la chance d'offrir à votre tour quelque chose de significatif aux autres. C'est à la suite de ces rencontres que j'ai moi-même suivi un cours sur l'éducation et les soins aux enfants pour devenir puéricultrice et que je soutiens maintenant les parents dans leur rôle parental. » Le témoignage d'Ahlam offre également des perspectives aux parents qui s'identifient à son parcours.

Ahlam parle plusieurs langues, ce qui permet de réduire certaines barrières de communication. Mais Ahlam offre également aux parents un espace sécurisant où ils peuvent faire leurs premiers pas en néerlandais et expérimenter avec leurs nouvelles compétences dans un climat de confiance. « Les parents connaissent souvent suffisamment de mots, mais n'osent pas encore parler. Je les encourage : « ah, chapeau ! vous n'êtes pas en Belgique depuis longtemps et vous avez déjà un bon vocabulaire. Osez maintenant parler ! », c'est son message.

Un pont entre l'espace de rencontres et les milieux d'accueil

« Je suis animatrice dans le lieu de rencontre Koala-Connect et puéricultrice dans le milieu d'accueil *Het Hummelhof* », explique Ahlam. « Pour les parents, le pas à faire vers le milieu d'accueil est alors un peu moins grand », explique Ahlam à propos de son double rôle. Sa présence dans les deux organisations favorise le développement d'une relation de confiance entre les parents, les enfants et toutes les professionnelles qui s'occupent d'eux. « Trois familles qui ont participé aux rencontres Koala-Connect confient maintenant leur enfant au milieu d'accueil », précise Stefanie Jossa, coordinatrice de *'t Hummeltjes*. « Ces parents et ces enfants connaissent Ahlam, ce qui constitue une valeur ajoutée tant pour les parents que pour le milieu d'accueil. Ahlam est notamment présente lors des premiers moments de familiarisation dans le milieu d'accueil ». Ahlam explique comment elle a joué un rôle d'écoute et de soutien pour une mère ce matin même : « J'ai fait le lien entre le parent et les puéricultrices qui s'occuperont de sa fille. Je l'ai aidée à formuler ses souhaits, ses questions et ses expériences avec son enfant à l'intention de mes collègues. C'est ainsi qu'un échange chaleureux a pu s'engager entre le parent et mes collègues. » Le rôle d'Ahlam est important dans cette phase de familiarisation, et cette démarche alimente les discussions avec toute l'équipe, qui comprend maintenant mieux l'importance de la période de familiarisation. « À l'origine, l'accent était mis sur l'enfant qui s'adapte à son nouvel environnement, mais aujourd'hui, nous accordons également de l'importance à la manière dont nous accueillons les parents », explique Stefanie. C'est le premier pas dans le développement d'une relation de confiance.

→



Un pont entre l'espace de rencontres et la société

« En tant qu'accompagnatrices de l'espace de rencontres Koala-Connect, nous pouvons contacter directement les familles avec de jeunes enfants, mais les partenaires locaux sont d'importants référents », explique Laura. « Lorsque j'ai commencé, je ne connaissais pas les partenaires locaux, mais cela a rapidement changé. Aujourd'hui, les parents viennent à nos activités de rencontre grâce au bouche-à-oreille, mais aussi grâce aux informations fournies par nos partenaires. De plus, maintenant que nous connaissons mieux les services, un coup de téléphone suffit souvent pour aider ou orienter un parent vers le bon service. Et parfois, si les parents le souhaitent, nous les accompagnons vers ces services. » Stefanie reconnaît l'importance et la force de cette collaboration. « En travaillant activement avec Koala-Connect, nous explorons les besoins locaux. Ils n'attendent plus que les parents viennent à eux, mais, grâce à Koala-Connect, ils font eux-mêmes des démarches auprès des parents. Nous regardons au-delà de nos murs », ajoute Stefanie.

—
Il n'y pas d'obligation liée à la participation aux rencontres hebdomadaires de Koala-Connect.
—

Un pont entre parents et enfants

Il n'y pas d'obligation liée à la participation aux rencontres hebdomadaires de Koala-Connect. Les familles viennent parce qu'elles le souhaitent. « Elles viennent ici pour les contacts sociaux, pour reprendre leur souffle, pour sortir de la solitude ou pour affiner leur néerlandais dans un environnement familier. Mais les parents viennent surtout pour les moments de plaisir qu'ils passent avec leur enfant », explique Ahlam. « Un papa qui est venu la semaine dernière pour la première fois m'a dit à quel point il avait aimé être ici. Sa femme était partie travailler et il a eu la possibilité de venir avec nous jouer à l'extérieur avec son enfant. Il a apprécié rencontrer d'autres parents. Il est parti en disant : « À la semaine prochaine, je viendrai aussi ! ».

En savoir plus : www.hummeltjes.be



LAURA KNAPEN
KOALA-connect, Sint-Truiden



AHLAM ABDELAZIZ
KOALA-connect, Sint-Truiden



STEFANIE JOSSA
Het Hummelhof, Sint-Truiden



Pause-parent : par la bienveillance, aider parents et enfants à se reconstruire

Pause-Parent: een kans voor ouders en kinderen om hun leven weer op te bouwen

texte
JOËLLE MOTTINT
photos
LA GRANDE MAISON
organisation
LA GRANDE MAISON,
MALMEDY

À partir d'un entretien avec *Mary Hermann*, *coordinatrice*, partons à Malmedy en bordure des Hautes-Fagnes, à la rencontre du beau projet de la Grande Maison. Il s'agit d'un éco-centre d'expression et de créativité, reconnu par la Fédération Wallonie-Bruxelles. La rencontre entre des publics très différents, la mixité sociale, la créativité et une sensibilité au respect de l'environnement, notamment par le réemploi de matériaux divers, sont quelques-uns des nombreux ingrédients que vous trouverez à la Grande Maison. Un nombre impressionnant d'activités, le plus souvent artistiques, sont organisées dans ce lieu extraordinaire, pour tous les publics. Par exemple, le jeudi est consacré à un public adulte, souvent en situation de vulnérabilité, et en partenariat avec différents organismes, tels que le CPAS[1] ou un centre d'hébergement pour femmes victimes de violences conjugales et intrafamiliales.

→



Or, l'équipe de la Grande Maison s'est rendu compte que certains parents ne pouvaient pas participer aux activités du jeudi parce qu'il n'y avait pas d'accueil pour les jeunes enfants de zéro à trois ans. C'est de cette réflexion qu'est né le projet Pause-Parent : les parents participent à un atelier avec d'autres adultes tandis que les enfants profitent d'un espace, de jeux et d'activités qui leur sont dédiés.

Attention ! Pause-Parent, ce n'est pas seulement un lieu d'accueil des enfants pour permettre aux parents de participer à des ateliers artistiques ou de bien-être ! C'est bien plus que cela, avec de nombreux effets positifs pour les enfants et pour les parents.

Des bénéfices pour les enfants

En moyenne, sept enfants sont accueilli·e·s chaque jeudi. Comme il ne s'agit pas des mêmes enfants à chaque fois, c'est au total une trentaine d'enfants qui y sont accueillis. Mary Hermann, coordinatrice de la Grande Maison, explique : « Certains enfants se sentent très vite à leur aise ici. Mais, on observe chez certains enfants plus de besoins de soutien. De belles évolutions sont constatées : les enfants se sentent bien dans l'espace qui est adapté et réfléchi en fonction de leurs besoins, ils tissent des relations entre eux. »

L'espace est également adapté à la présence des parents, ceux-ci peuvent y prendre le temps dont ils ont besoin pour se sentir suffisamment à l'aise et observer le bien-être de leur enfant dans l'espace avant de s'autoriser à prendre un temps pour eux, avec d'autres adultes. « Les premières fois, les parents sont souvent présents longtemps, voire toute la matinée, dans l'espace enfants », ajoute Mary.

S'accorder un temps pour soi, quand on est parent

Prendre un temps pour soi, sans son enfant, implique de se séparer temporairement. Et ce n'est ni simple ni aisé. « Certains parents vivent cela comme un abandon et il leur est très difficile de confier leur enfant à Laura, l'animatrice qui s'occupe des enfants. C'est pourquoi la séparation est envisagée et construite tout en douceur. Souvent, cela prend plusieurs semaines. Cela ne veut pas dire que le parent reste tout le temps dans l'espace enfants, mais il va faire de plus en plus souvent des va-et-vient. L'éloignement va être de moins en moins difficile », explique Mary.

« En trois semaines, on observe que le parent s'accroche progressivement aux autres adultes, jusqu'à se sentir bien avec ceux-ci et surtout sentir que son enfant est bien. Progressivement, le parent s'autorise à s'éloigner de plus en plus », ajoute Mary.

Concrètement, les parents sont ensemble, ils se mettent sur le côté de l'espace enfants, ils discutent ensemble, mais ont toujours un regard sur l'enfant qui, lui, fait son chemin. Parce que l'enfant a beaucoup plus de facilités que l'adulte dans l'exploration de tout ce qu'il y a à découvrir. Les parents se mettent progressivement de plus en plus en retrait dans l'espace enfant. « Au début, le parent est lié à son enfant dans son activité, il l'accompagne dans tout ce qui se fait, mais ça ne dure que quelques minutes. Et puis, une relation se crée entre deux adultes, ou bien Laura va proposer à un adulte d'aller vers un atelier », raconte Mary.

Cela est facilité par le système d'accueil du nouveau parent pour qu'il se sente chez lui : chaque adulte bénéficie d'une visite guidée très complète de la Grande Maison, ce qui lui permet de savoir où se trouvent les tasses, les cuillères, etc., afin que chacun·e se sente très vite comme à la maison. Ainsi, si Laura envoie un parent chercher un petit tablier, il sait où le trouver. Se sentir chez soi, c'est l'idée de la Grande Maison. C'est un espace, en plus de la maison, où l'adulte peut se retrouver, où les enfants peuvent se retrouver dans un esprit familial.

Les ateliers parentalité, proposés une semaine sur deux, peuvent également aider parents et enfants. Il s'agit d'un atelier d'ancrage, d'accroche entre le parent et l'enfant, à l'aide de différentes techniques. Par exemple, il y en a un pour apprendre à faire sa pâte à modeler avec les produits de la maison (bicarbonate de soude et fécule de maïs) et explorer toutes sortes de jeux qu'on peut faire autour de la pâte à modeler.

Ce sont de petits moments construits pour que l'enfant et le parent puissent être ensemble plutôt que chacun de leur côté. Tous les parents n'y participent pas, c'est un peu plus libre.

Des bénéfices pour les parents

« Parmi les parents qui viennent à la Grande Maison, beaucoup sont dans une grande détresse, dans des craintes. Ils s'enferment dans des schémas difficiles à déconstruire. C'est par le bien-être de l'enfant que le parent se reconstruit petit à petit. Parce qu'il voit que son enfant se sent bien, le parent se sent en confiance », explique Mary. Pause-Parent permet à des parents de participer à des activités de resocialisation, de réinsertion sociale. En effet, la plupart de ces parents souffrent d'isolement social et être bloqués à la maison avec un tout-petit vient alourdir ce problème-là.

Le bien-être des enfants dans Pause-Parent a donné confiance à certains parents par rapport au fait d'aller vers la crèche et vers l'école. « Certains parents craignent que leur enfant 'dysfonctionne' au niveau social », note Mary. « Certains ont des angoisses qui nous semblent parfois disproportionnées par rapport à des défis qui sont pourtant banals pour des enfants de cet âge », poursuit Mary. À la Grande Maison, les parents passent du temps avec d'autres parents et peuvent discuter entre eux de ces problèmes-là. Ça leur permet de relativiser beaucoup ce qu'ils perçoivent chez leur enfant. Ils peuvent aussi en discuter avec l'équipe, qui pratique le renforcement positif et soutient l'idée que, par la bienveillance, on aide à la reconstruction.

Souvent, après quelques mois, les parents se sentent en confiance pour faire des premiers pas vers la crèche ou l'école. Laura a accompagné très souvent des parents pour aller à des journées portes ouvertes, pour aller rencontrer la direction, en aidant les parents à poser leurs questions précises. Laura a aussi aidé quelquefois à trouver une crèche pour un jour par semaine parce qu'il fallait dépanner une maman qui avait certains besoins spécifiques. Elle connaît maintenant les petites crèches à Malmedy et aux alentours, qui ont davantage de possibilités et beaucoup de bonne volonté pour répondre à ces besoins. Il y a beaucoup d'entraide et de bienveillance sur le territoire. Cela a permis à ces mamans-là de vivre une expérience positive vis-à-vis de l'accueil en crèche, et dès lors, de se projeter de mieux en mieux pour faire le pas vers l'école, ce qui n'est pas toujours facile. « Certains parents ont l'impression que leur enfant ne va pas y arriver. Ils ont l'impression que pour eux, ça va être beaucoup plus difficile que de le garder à la maison », souligne Mary. Ce changement de représentation, cela se construit petit à petit avec un encadrement d'adultes bienveillants et d'expériences positives.



Différentes stratégies pour faire connaître le projet et attirer les familles

Les partenariats sont essentiels pour toucher les familles en situation de vulnérabilité. Par exemple, des flyers ont été distribués dans les écoles de la région. Le CPAS a aidé l'équipe à rendre le dépliant le plus compréhensible possible. En plus de cela, un petit film, très simple, très joli, réduit à quelques mots et beaucoup de photos, montrant les activités de la Grande Maison, est diffusé dans la salle d'attente du CPAS. Cela a permis d'amener de nouvelles familles.

Un accueil sans conditions

Il n'y a pas de conditions pour venir à la Pause-Parent, c'est un accueil à bas seuil d'accessibilité. Il ne faut pas s'inscrire, c'est gratuit, il ne faut pas prévenir si on ne vient pas, on ne refuse personne. Depuis que l'équipe a l'opportunité de pratiquer ce bas seuil, elle constate que les parents sont beaucoup plus décontractés, se sentent beaucoup moins jugés. Le bas seuil a vraiment un effet positif.

En savoir plus : www.lagrandemaisonmdy.be

[1] Un CPAS, ou «centre public d'action sociale», assure la prestation d'un certain nombre de services sociaux et veille au bien-être de chaque citoyen. Chaque commune ou ville a son propre CPAS offrant un large éventail de services. » Source : www.belgium.be/fr/famille/aide_sociale/cpas



MARY HERMAN
coordinatrice
La Grande Maison, Malmédy



Les milieux d'accueil de la petite enfance, une place pour tous les enfants et parents

Kinderopvang, een plek voor alle kinderen en ouders

Les milieux d'accueil offrent aux enfants des possibilités riches et variées qui soutiennent leur développement. Ce sont des lieux où la découverte, l'épanouissement et le développement des relations sociales sont des piliers essentiels. Dans les milieux d'accueil, chaque enfant, chaque parent et chaque membre du personnel ont la chance de pouvoir se sentir un peu comme à la maison. Et lorsqu'un milieu d'accueil s'engage dans sa mission sociale, il contribue également à l'égalité des chances pour les enfants. Mais parvient-il vraiment à atteindre toutes les familles ? An Derijck, coordinatrice de Bambi, un milieu d'accueil pour enfants de 0 à 3 ans, constate qu'il n'est pas toujours facile d'atteindre les familles en situation de vulnérabilité. Avec Nancy Keuren, coordinatrice des actions contre la pauvreté pour la ville de Beringen, toute l'équipe s'est engagée à rendre Bambi plus accessible pour tous et toutes.

texte et photos
LISANDRE BERGERON-MORIN
ET CAROLINE BOUDRY
organisation
BAMBI, BERINGEN

Un service d'accueil accessible

Bambi est un milieu d'accueil subventionné; les contributions des parents sont déterminées en fonction du revenu familial. « Nous constatons qu'il n'est pas évident pour les familles en situation de vulnérabilité socio-économique de trouver le chemin jusqu'à notre porte », explique An. « Il est donc important de s'engager dans les partenariats locaux et dans des actions pour soutenir proactivement notre accessibilité. Avec Nancy, nous avons entamé une démarche pour cartographier les obstacles quant à l'accès à nos services», ajoute An.

Le premier obstacle concerne l'accessibilité physique. En effet, Bambi est situé à Paal, une commune de Beringen. Il s'agit d'un quartier excentré difficilement accessible en transports en commun. Il n'y a pas de magasins ou d'écoles à proximité, les familles ne passent pas devant « par hasard ». An explique: « Nous avons engagé Petra, experte du vécu en situation de pauvreté, pour poser des actions sur l'accessibilité et développer le travail en réseau avec des partenaires locaux qui ont des contacts avec des familles avec de jeunes enfants ou des familles en attente d'un enfant. Elle a contacté les partenaires pour leur expliquer la philosophie et les activités de Bambi et les inviter à visiter le milieu d'accueil. Petra a notamment rendu visite aux équipes de soutien de proximité (*inloopteam*), à la Maison de l'enfant (*Huis van het kind*), au CPAS (*OCMW*), à plusieurs écoles et au projet Koala à Beringen, un lieu de rencontre pour les parents de jeunes enfants.»

Une communication ouverte

« Nous voulons être un nid chaleureux pour les enfants, les parents et le personnel », explique An. «En collaboration avec l'asbl Pomerans[1], une organisation qui travaille aussi avec des experts du vécu, nous avons analysé nos premiers contacts avec les parents, lorsqu'ils visitent notre milieu d'accueil pour la première fois. Ce premier contact où nous faisons connaissance est déterminant pour savoir s'ils franchiront vraiment le seuil et inscriront leur enfant dans nos services. Il s'agit d'une sorte d'entretien d'accueil au cours duquel des questions très personnelles sont posées. Ces premiers moments sont cruciaux pour commencer à bâtir la relation de confiance entre la famille et le milieu d'accueil. » An explique : « Je les reçois dans mon bureau, où d'autres membres du personnel sont appelés à entrer et sortir durant l'entretien. Une des expertes du vécu de Pomerans a fait remarquer que ce va-et-vient de collègues perturbe le caractère privé de cette première rencontre. Elle nous a également dit que notre « style de communication » était parfois trop explicite, ce qui peut sembler condescendant pour les parents. En effet, nous expliquons tout dans les moindres détails, avec le souci que les parents nous comprennent bien. Par exemple, nous montrons comment fonctionne la porte coulissante, ce à quoi un parent a répondu : « Je sais comment fonctionne une porte coulissante ! » Les commentaires de Pomerans étaient toutefois positifs quant à la manière dont nous avons respectueusement passé en revue les détails administratifs avec les parents. Nous tentons toujours de parler ouvertement et sans jugement. En travaillant avec ces différents experts du vécu, je pourrais dire que nous avons renforcé l'importance que nous accordons, lors des premiers contacts, aux besoins de la famille. Par exemple, nous cherchons à nous adapter de façon flexible au nombre de jours d'accueil dont ils ont besoin ».

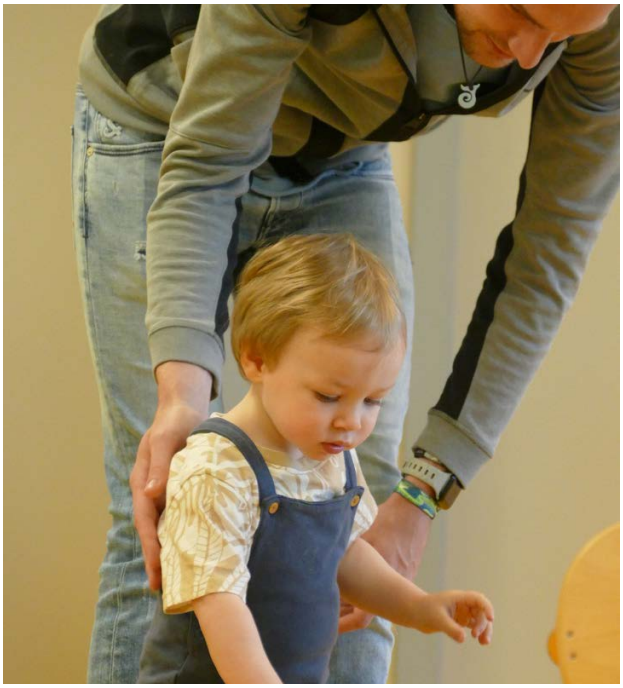
Un réseau de partenaires locaux

« Dans la ville de Beringen, et donc aussi dans l'arrondissement de Paal, nous travaillons avec un outil d'évaluation du niveau socio-économique pour examiner nos décisions politiques en fonction de leur impact sur les personnes vivant dans la pauvreté. Nous voulons ainsi éviter que les décisions aient un impact négatif sur les familles. Beringen a effectué cette démarche autour du plan de mobilité locale, et Bambi a pu y signaler les difficultés d'accès à leurs services. C'est l'un des exemples où nous établissons un lien avec des actions menées dans d'autres domaines politiques. Nous travaillons de manière transversale pour lutter contre la pauvreté », explique Nancy. Elle ajoute: « Comme la réduction de la pauvreté est un choix politique de Paal et Beringen, je place certainement la fonction sociale et pédagogique de l'accueil d'enfants à l'ordre du jour lors des consultations locales. Nous collaborons désormais avec les travailleurs et travailleuses de quartier (*buurtwerk*) et nous sommes présents dans leur espace de rencontre (*inloophuis*). Cet espace est un endroit où tous les résidents du quartier peuvent aller prendre un café ou un thé gratuit, où nous voulons surtout créer des contacts et des possibilités de rencontre entre les gens, jeunes et vieux. On peut également y poser de nombreuses questions, notamment sur les services pour les jeunes enfants et le soutien du voisinage. »

Faire valoir les droits des familles

Bambi est sous la coupole d'un CPAS (*OCMW*) et peut jouer un rôle important dans l'octroi d'un tarif réduit pour certaines familles. La communication aux familles quant à leur droit de demander cette réduction est importante. En mettant l'accent sur le réseautage local, ces familles sont plus rapidement orientées vers Bambi. Ensemble, nous partageons l'ambition d'accroître l'accessibilité des milieux d'accueil d'enfants, de fournir des informations plus claires sur les possibilités au niveau des coûts des services ou les opportunités pédagogiques et sociales pour les enfants et les familles.

→



Certains pièges et obstacles

« Nous invitons tous les parents »

« Nous organisons régulièrement des activités pour les parents. Nous les invitons tous, raconte An, mais il serait faux de croire que nous atteignons vraiment tous ces parents. » Petra explique que tous les parents ne se sentent pas en sécurité pour participer à ces activités, car les familles en situation de vulnérabilité socio-économique se sentent parfois un peu « différentes ». « Nous savons maintenant qu'une activité parentale réussie ne commence pas par l'invitation à l'activité, mais par les petits contacts informels quotidiens avec chaque parent. Un bonjour, une discussion informelle, une tape dans le dos. Ce sont ces petits gestes qui sont à la base de notre travail de partenariat avec les parents », ajoute-t-elle.

« On sait mieux que les parents »

« Auparavant, nous donnions surtout aux parents des informations ou conseils sur l'éducation des enfants. Aujourd'hui, nous nous concentrons sur la communication réciproque entre les parents et le personnel de Bambi. Nous apprécions et reconnaissons les parents dans leur rôle parental, car ce sont eux qui connaissent le mieux leur enfant. Pour ce faire, nous leur posons des questions sur leurs expériences. Ce n'est pas si évident, car nous avons cette déformation professionnelle de penser que l'on sait mieux, alors que chaque parent connaît bien son enfant. Nous travaillons à nous voir davantage comme des partenaires dans l'éducation et les soins des enfants. Nous renforçons cette relation en *faisant* des choses ensemble. », explique An. Elle donne l'exemple : « Nous demandons parfois à un parent de nous aider à mettre de l'ordre dans notre armoire de vêtements. Nous pouvons en profiter pour demander : « Y a-t-il quelque chose qui convient à ton bébé ou à ton jeune enfant ? » Nous travaillons en fonction des possibilités et des besoins des parents. La construction d'une relation de confiance avec les parents y est essentielle. Il est donc nécessaire que toute l'équipe soutienne cela et que nous soyons tous et toutes conscients de nos propres écueils. » Elle précise : « Oser réfléchir de manière critique à ce que nous faisons et au pourquoi et pour qui nous faisons quelque chose est une expérience importante que nous garderons avec nous suite à ce projet, dans notre travail quotidien avec les parents et les enfants. »

En savoir plus: www.beringen.be

L'asbl Pomerans est un organisme de formation et de soutien qui travaille avec des expert·e·s du vécu dans le domaine de la pauvreté et de l'exclusion sociale et avec des formateur·ice·s provenant de diverses organisations sociales.



AN DERIJCK
milieu d'accueil Bambi, Beringen



NANCY KEUREN
coordinatrice des actions contre la pauvreté pour la ville de Beringen

Quelques étapes vers des services d'accueil accessibles, selon Bambi :

- Rester en contact avec les besoins des familles au niveau local ;
- Assurer un nombre suffisant de places dans les structures d'accueil pour les familles en situation de vulnérabilité socio-économique;
- Étudier les possibilités d'utiliser les réductions tarifaires admissibles afin que le coût ne soit plus un obstacle à l'accès aux services ;
- Travailler avec des partenaires locaux, en formant un réseau de lutte contre la pauvreté ;
- Soutenir des trajectoires de professionnalisation pour le personnel, afin d'assurer d'offrir aux enfants et familles des services de qualité ;
- Travailler de manière préventive et de proximité. De nombreuses personnes ne trouvent pas encore leur chemin vers les milieux d'accueil pour les jeunes enfants. Travailler avec des agent·e·s de liaison (brugfiguren), des expert·e·s du vécu, des coachs familiaux ...



Aller à la rencontre des familles dans un parc public

Gezinnen bereikken en ontmoeten in een park

Le Lieu de Rencontre Enfants-Parents (LREP) Les Marmotins se situe à Schaerbeek dans un quartier populaire. Quatre demi-journées par semaine, les enfants de zéro à quatre ans, accompagné·e·s d'un·e·adulte de référence (généralement un parent) y sont accueilli·e·s gratuitement et sans aucune condition d'inscription : durant les heures d'ouverture, les familles arrivent et partent quand elles le veulent. L'équipe se compose de sept accueillantes à temps partiel qui sont présentes dans le lieu par deux, à tour de rôle. La philosophie de base, c'est la rencontre, entre enfants, entre adultes, et entre enfants et adultes. Le LREP permet aux familles de se rencontrer, de sortir d'un isolement souvent exprimé et de partager des vécus, comme des tracas liés à la parentalité (le sommeil, l'alimentation, les crises de colère, etc.), mais aussi de vivre une expérience particulière dans le LREP et d'échanger sur ce qui se passe ici et maintenant. Le LREP Les Marmotins innove également en proposant un accueil dans une des plaines de jeux du parc Josaphat, à la rencontre des familles qui s'y trouvent à ce moment-là. Marguerite et Céline, accueillantes, nous racontent cette expérience hors du commun.

texte
JOËLLE MOTTINT
photos
LES MARMOTINS
organisation
LIEU DE RENCONTRE ENFANTS-PARENTS (LREP) LES MARMOTINS, SCHAERBEEK

→



D'où vient cette idée de mener une activité de LREP dans un parc public ?

Céline : Le travail au parc Josaphat, à Schaerbeek, a commencé durant le confinement dû à la pandémie de Covid19. C'était le seul moyen de rencontrer les familles, sans rendez-vous, sans obligation de leur part. Au parc, ce sont les Marmotins qui vont à la rencontre des familles et pas les familles qui vont dans le lieu des Marmotins. Depuis le confinement, il y a eu toute une réflexion d'équipe pour savoir si cela avait toujours du sens de continuer ou non ce projet. Les nouvelles personnes engagées, dont moi, n'étaient pas, de prime abord, convaincues par ce projet. On en a donc rediscuté. Et puis, nous avons été invitées à présenter cette expérience lors d'une journée d'étude organisée par l'ONE et cela a vraiment redonné l'impulsion et la motivation à l'équipe par rapport à notre présence au parc.

Marguerite : Contrairement à l'accueil dans notre local où nous sommes tenues à la régularité des horaires, aller au parc nécessite certaines conditions. Aussi, nous essayons d'y aller quand on peut, à la belle saison. Il faut tenir compte de la météo : s'il pleut, il n'y aura pas grand monde au parc, donc on n'y va pas. Et puis, il faut qu'il y ait quatre accueillantes disponibles. En général, on va au parc le mardi après-midi ou le jeudi après-midi pendant qu'il y a l'accueil dans le local. L'accueil au local, c'est la priorité. Au parc, les gens ne viennent généralement pas pour nous. On peut donc se permettre d'y aller irrégulièrement. Certains nous reconnaissent. Il y a des familles qu'on voit depuis le Covid, on voit les enfants grandir ! Au parc, nous faisons le même travail qu'au local, c'est-à-dire être dans une écoute bienveillante. Mais comme c'est nous qui allons vers les gens, on y va doucement. On joue avec les enfants, on crée des liens avec les différents enfants qui sont là. Cela nous permet de créer des liens entre les adultes, mais c'est un peu plus difficile, notamment s'ils sont chacun sur leur banc, souvent sur leur téléphone. Quand ils sont autour du bac à sable, c'est plus facile. Il y a des mamans qui nous disent « quand vous êtes là, c'est vraiment différent. » Elles ont bien compris qu'on créait du lien entre les enfants, et de ce fait, entre les adultes aussi.

Pourrait-on imaginer cela dans n'importe quel parc ?

Céline : Notre présence au parc Josaphat a été bien réfléchie. Il y a eu toute une recherche pour trouver le lieu dans lequel les Marmotins pourrait aller à la rencontre des familles en sécurité : il fallait une plaine de jeux qui puisse assurer la fonction 'contenante', c'est-à-dire permettre de se sentir enveloppé et rassuré. Celle du parc Josaphat permet cela parce qu'elle est bien délimitée par une haie.

Et concrètement, comment faites-vous ? Votre local est aménagé avec des jeux, des fauteuils : vous déménagez tout au parc ?

Marguerite : Non, pas du tout. On n'apporte pas de jouets au parc, mais certains enfants qui y viennent en amènent et, tout en douceur, on leur suggère de partager. Au début, il y en a qui ne veulent absolument pas, ou c'est le parent qui ne veut pas, et puis petit à petit, ça devient possible. Ou alors, on utilise ce qu'il y a sur place, c'est-à-dire ce qu'il y a dans la nature :

des petites feuilles, des brindilles, des copeaux, le sable. Mais oui, au fond, on peut faire plein de choses avec tout ce qu'il y a là. C'est très chouette, cela nous inspire, nous rend créatives et cela inspire les autres.

Céline : Par contre, nous apportons notre drapeau, sur lequel on voit le logo des Marmotins, et c'est vraiment important. Ce drapeau, nous le mettons devant le local quand le LREP est ouvert. Et nous le prenons avec nous quand nous allons au parc, ce qui permet d'y indiquer notre identité. Parce que ça légitime notre présence. Sinon, les parents peuvent se dire : c'est quoi cet adulte qui parle à mon enfant ? Le drapeau signifie qu'on est là dans une fonction particulière, dans un intérêt particulier.

Marguerite : Et du coup, ils peuvent prendre en photo le drapeau et aller sur le site voir ce que c'est les Marmotins.

Dans votre local, les gens viennent pour le LREP. Au parc, c'est tout à fait différent : les familles n'y vont pas spécialement pour vous. Comment arrivez-vous à trouver la juste distance, encore plus que dans votre local habituel ?

Céline : Je dirais même la juste proximité. Au parc, on va y être encore plus sensibles que dans notre local. Si le parent ne veut pas qu'on s'approche, il faut respecter cela, parce que ça reste un espace public. Nous devons développer un peu plus cette compétence de pouvoir nous retirer si on voit que le parent n'est pas preneur, et aller à la rencontre des parents et des enfants encore plus en douceur que dans le local, où on connaît davantage les familles qui reviennent et avec lesquelles on peut se permettre un peu plus.

Marguerite : Au parc, certains parents qui ne nous connaissent pas sont un peu méfiants. Mais quand ils voient que l'on connaît déjà d'autres familles, ça se passe mieux. Certains sont méfiants parce qu'ils pensent qu'on est là pour un certain contrôle, des gens qui, pour une raison ou une autre, ont peur qu'on leur pose des questions auxquelles ils n'ont pas envie de répondre ou qu'on puisse les dénoncer, alors qu'on ne sait pas qui ils sont. Il y a aussi, comme au local, l'obstacle de la langue, mais on passe outre. Nous parlons toutes un peu anglais, parfois un autre parent présent aide à la traduction, on fait des gestes, des mimiques. On arrive toujours à se faire comprendre suffisamment pour jouer avec l'enfant, pour échanger avec le parent. On sent aussi qu'il ne faut absolument pas insister auprès de certaines familles. Alors on leur dit qu'il n'y a pas d'obligation. Parfois, c'est totalement l'inverse : des gens qu'on n'a jamais vus nous confient des choses, c'est incroyable. On a parfois des rencontres touchantes auxquelles on ne s'attend pas du tout. Dans notre local, cela arrive aussi, mais les gens savent qu'ils vont nous trouver, qu'on est là pour ça. Tandis qu'au parc, ils nous confient des tranches de leur vie, juste parce qu'on est là. Dans certaines périodes, comme pendant le Covid, c'était extraordinaire combien les gens avaient besoin de nous parler parce qu'ils n'avaient plus la famille élargie ni de ressources extérieures. C'était exceptionnel.

Céline : C'est très important d'être en duo d'accueillantes. Quand un parent nous confie des choses, l'une écoute, tandis que l'autre peut prendre soin de l'enfant. Et cela permet aussi de faire le lien entre les deux.

Marguerite : Je n'imaginerais pas faire ce travail toute seule. On a absolument besoin d'être deux. Quand on est dans la difficulté, on peut échanger un petit mot, un regard, on peut s'asseoir un peu à l'écart. Ça n'a rien à voir avec le nombre de familles. Même s'il n'y a que deux familles, le fait d'être deux permet d'avoir le regard et l'appui de l'autre dans notre tête.

Est-ce que vous retrouvez les mêmes familles lors de l'accueil dans le local et au parc ?

Céline : C'est rare, mais cela arrive, parfois après plusieurs mois. Les familles sont contentes de nous voir arriver, mais elles ne vont pas forcément toutes traverser le boulevard pour venir jusqu'au local. Et pareil à l'inverse. On a dit à plusieurs reprises aux familles qui viennent au local : "vous savez, demain après-midi, il va faire beau, on sera au parc." Mais les familles viennent quand même plutôt dans le local. Ce sont deux quartiers différents et le boulevard fait un peu frontière. Et donc on se rend compte de l'importance de la présence des Marmotins au parc et au local. Notre déplacement vaut vraiment la peine !

En ce sens, il serait intéressant d'explorer les possibilités de multiplier les initiatives de LREP et d'accueil dans d'autres parcs publics pour aller à la rencontre d'autres familles !

En savoir plus : www.marmotins.be

NOUR



Confier son enfant à un milieu d'accueil : pourquoi certaines familles ne le font-elles pas ?

Waarom vertrouwen gezinnen hun kind niet toe aan de opvang

Fréquenter un milieu d'accueil de qualité est – ou devrait être – un droit inconditionnel pour chaque enfant, indépendamment du statut ou de la situation professionnelle de sa famille. Pourtant, dans les faits, beaucoup de familles ne s'emparent pas de ce droit. Ainsi, les enfants vivant dans des familles à bas niveau socioéconomique et/ou issues de la migration sont nettement moins représenté·es dans les milieux d'accueil 0-3 ans que les enfants de familles de classes moyennes ou supérieures. Outre les familles fragilisées, en situation de pauvreté ou encore peu familières avec la culture dominante des milieux d'accueil, d'autres familles, à la fois informées, instruites et souvent favorisées au niveau socioculturel, ne recourent pas non plus aux milieux d'accueil. Or, de nombreuses études[1] ont mis en évidence les effets positifs de la fréquentation d'un milieu d'accueil de qualité, à différents niveaux et plus particulièrement pour les familles qui se trouvent dans une situation de vulnérabilité.

Face à ce constat, et pour répondre à ses objectifs d'accessibilité universelle, l'ONE a confié en 2021 au CIRTES[2] de l'UCLouvain et au RIEPP[3] la recherche NOUR, visant à mettre en lumière les raisons de ce non-recours aux structures d'accueil de la petite enfance et d'accueil durant le temps libre (ATL) et à documenter les différentes formes de non-recours. Nous sélectionnons ici quelques résultats, parmi les plus saillants pour le secteur de la petite enfance, en mettant l'accent sur la dimension d'outreaching.

texte
ANNE-FRANÇOISE DUSART
illustration
KAT DEMS
photos
CAROLINE BOUDRY

—
Qualité et accessibilité sont indissociables en vue d'atteindre davantage d'équité.
—

L'accessibilité, indissociable du non-recours

La question du non-recours aux milieux d'accueil est évidemment liée à celle de leur accessibilité, elle-même conditionnée par la manière dont s'articulent leurs fonctions économique, éducative et sociale. Ces trois fonctions sont de mieux en mieux connues et mobilisées par les professionnel·les des milieux d'accueil; en revanche, elles semblent moins évidentes pour les familles. Ainsi, de nombreuses familles interrogées dans le cadre de la recherche NOUR considèrent la crèche ou l'accueil extrascolaire comme un « mal nécessaire », et y recourent essentiellement pour des raisons liées à leur fonction économique, cessant d'y recourir lorsque la nécessité liée à l'emploi du ou des parents s'estompe. Ces familles ne semblent donc pas envisager les bénéfices liés à la fonction éducative ou sociale, ou, en tout cas, ne recourent pas aux milieux d'accueil pour ces bénéfices. Une meilleure visibilisation de l'articulation de ces fonctions et de leurs bénéfices complémentaires permettrait de favoriser un recours plus éclairé aux structures d'accueil, en particulier pour les familles les plus éloignées de celles-ci.

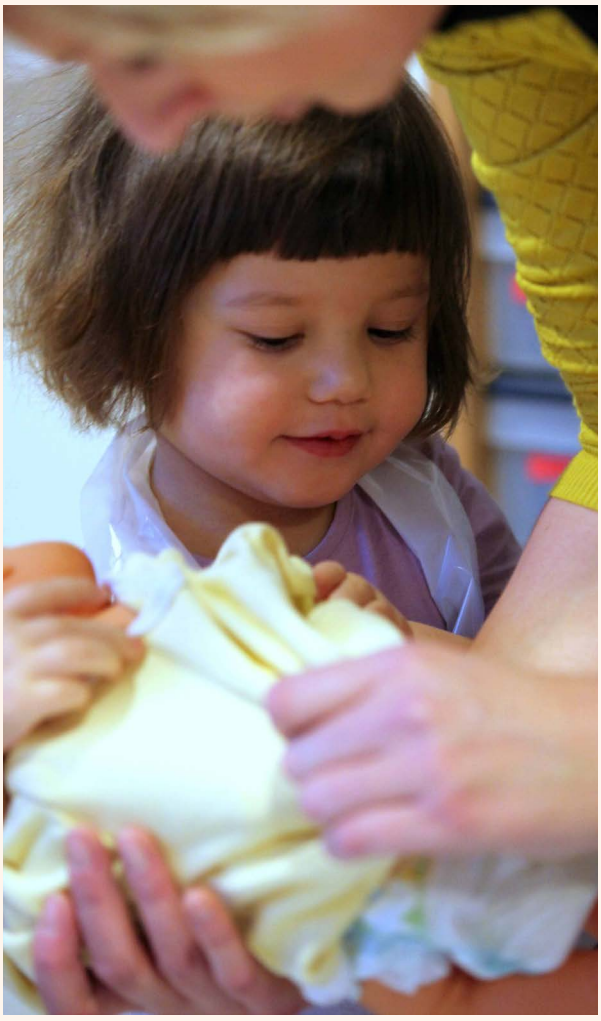
Il existe de nombreux freins à l'accessibilité. Qu'ils soient d'ordre géographique, financier, organisationnel, pédagogique, culturel ou institutionnel, ces freins ont une influence déterminante sur les pratiques des familles en matière de recours aux milieux d'accueil, tant dans le secteur de l'accueil petite enfance que dans celui de l'ATL. Les résultats de la recherche NOUR confirment et objectivent qu'il est essentiel, afin d'agir sur le non-recours, de travailler toutes ces dimensions liées à l'accessibilité tant primaire que secondaire des milieux d'accueil, et ce, à tous les niveaux d'intervention concernés.

Accessibilité et qualité vont de pair

Étudier la question du non-recours aux milieux d'accueil implique d'interroger aussi la qualité de ceux-ci. Qualité et accessibilité sont en effet indissociables en vue d'atteindre davantage d'équité. Offrir un accueil dont la qualité est réservée à un petit nombre de familles produit de la discrimination et renforce les inégalités. En revanche, l'accessibilité sans la qualité annule les bénéfices de la fréquentation d'un milieu d'accueil. Or, s'il y a bien un constat qui fait l'unanimité, c'est que ces bénéfices sont potentiellement énormes, en particulier pour les enfants de familles fragilisées, à la condition sine qua non que l'accueil soit de qualité. Considérer l'ensemble des bénéfices liés aux fonctions éducative, sociale et économique suffit à comprendre pourquoi il est crucial d'étudier la question du non-recours aux milieux d'accueil.

Les différentes formes de non-recours

Le non-recours, selon la définition du sociologue Philippe Warin, « renvoie à toute personne qui – en tout état de cause – ne bénéficie pas d'une offre publique, de droits et de services, à laquelle elle pourrait prétendre ». Il existe plusieurs formes ou plusieurs « niveaux » de non-recours. La recherche NOUR a permis d'en identifier cinq : le non-concernement, la non-adhésion, le découragement, la non-réception, et enfin la non-proposition. Quelques témoignages recueillis auprès de parents dans le cadre de la recherche illustrent ces différentes formes.



→

1

Le non-concernement

« On ne s'est jamais vraiment dit : est-ce qu'on va à la crèche ? Ça n'a jamais vraiment été une question. »

Certains parents ne font pas de demande d'accueil parce qu'ils n'identifient pas les milieux d'accueil comme leur étant destinés ou comme pouvant être potentiellement utiles, que ce soit pour eux ou pour leurs enfants. Ne se sentant pas concernés, la plupart d'entre eux n'ont jamais envisagé d'y recourir, ce qui explique qu'ils aient une connaissance très limitée des milieux d'accueil. La recherche a montré que le non-recours par non-concernement implique souvent de baigner dans une culture familiale ne prédisposant pas à se tourner vers un milieu d'accueil et, surtout, de disposer de capacités importantes à se passer de ceux-ci : réseau familial/amical proche, disponible et soutenant et/ou parent au foyer disposé à s'occuper de l'enfant.

2

La non-adhésion

« On s'arrange comme on peut pour garder notre enfant parce qu'on est contre les crèches pour les moins de deux ans et demi (...) Les enfants, ils grandissent tellement vite qu'on doit profiter aussi un petit peu d'eux. »

Certaines familles sont en désaccord par rapport à ce qu'offrent les milieux d'accueil. Dans notre échantillon, toutes les familles en *non-recours par non-adhésion* ont des représentations négatives des milieux d'accueil, soit parce qu'elles estiment que le soin à l'enfant incombe exclusivement à la sphère familiale, soit parce qu'elles portent un regard critique sur ce que proposent les milieux d'accueil. Le *non-recours par non-adhésion* se distingue donc du non-concernement dans le sens où il ne se limite pas à une non-demande par désintérêt pour l'offre d'accueil, mais comporte un désaccord par rapport à celle-ci.

3

Le découragement

« Les horaires de crèche et les horaires de mon travail ne correspondaient pas trop. Mon compagnon est absent la semaine donc je ne pouvais compter que sur moi pour aller les conduire et les chercher et le soir faire le souper, le bain et tout ça. Donc c'était trop une charge donc on a préféré que moi j'arrête de travailler et que je m'occupe d'eux. »

Certaines familles renoncent à recourir aux milieux d'accueil parce que ceux-ci imposent des conditions trop contraignantes, voire dissuasives. Ces familles reconnaissent avoir besoin d'un milieu d'accueil et bien souvent, effectuent les premières démarches pour s'informer sur l'offre existante. La plupart du temps cependant, elles ne franchissent pas le seuil de la demande, car les quelques informations dont elles disposent leur font entrevoir une procédure énergivore, une offre non adaptée à leurs besoins et à leurs attentes, ou encore un refus.

4

La non-réception

« Ils m'ont demandé de leur envoyer un document de mon travail, de mon employeur. Sauf que je n'ai pas d'employeur pour le moment, je ne travaille pas (...) Ils m'ont dit qu'ils m'ont laissée dans la liste d'attente.»

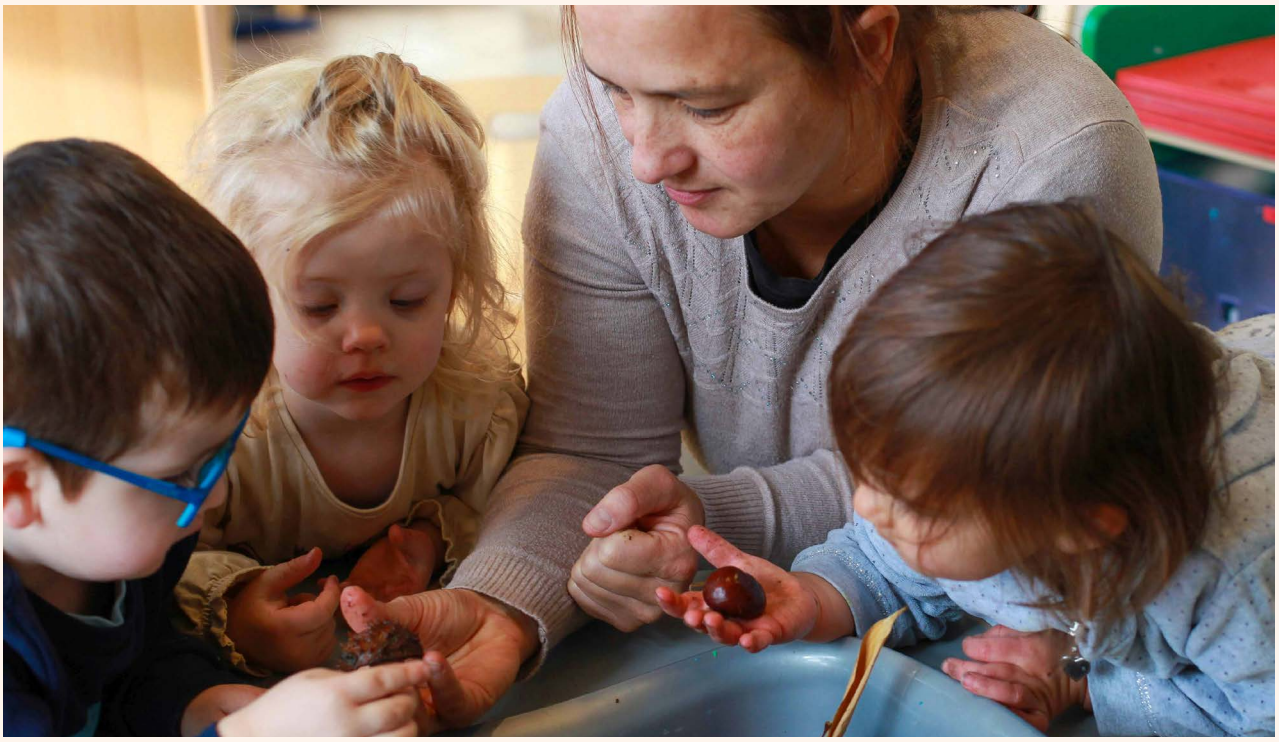
Il arrive que certaines familles expriment une demande d'accueil, mais qu'aucune solution ne leur soit proposée, pour différentes raisons. C'est la forme de non-recours la plus mise en avant par les pouvoirs publics et les médias dans la mesure où elle est essentiellement (mais pas uniquement) liée à la pénurie de places d'accueil. Elle est aussi fréquemment liée au fait d'être sans emploi, ce qui, par la force des choses, contribue à faire perdurer cette situation de non-emploi. La répartition inégale des effets de cette pénurie joue un rôle important ici, puisqu'elle se produit la majeure partie du temps en faveur des familles les plus instruites, les mieux informées, disposant de plus de ressources, capables d'anticipation quant à leur situation d'emploi et de logement, composées d'un ou de deux parents ayant un emploi rémunéré et stable, etc.

5

La non-proposition

« On m'a appelée : madame, vous avez un stylo là pour prendre l'adresse des crèches, ta fille va commencer à telle date et ceci cela. (...) Le problème est que j'avais des difficultés parce que mon fils, il était de ce côté, ma fille de l'autre côté, (...) Je venais toujours en retard, au niveau de ma formation. »

Parfois, des familles qui expriment une demande d'accueil ne reçoivent pas de proposition correspondant à leurs besoins et attentes. De ce fait, elles restent dans l'ignorance de ce qui existe et ne peuvent donc pas faire valoir leur droit à y recourir. L'un des facteurs explicatifs les plus évidents est la transmission d'une information erronée, ou sa transmission partielle ou sélective. Ici intervient notamment la question des représentations que les professionnel·les ont des familles et de leurs besoins et attentes, représentations qui s'écartent parfois fortement de la réalité.



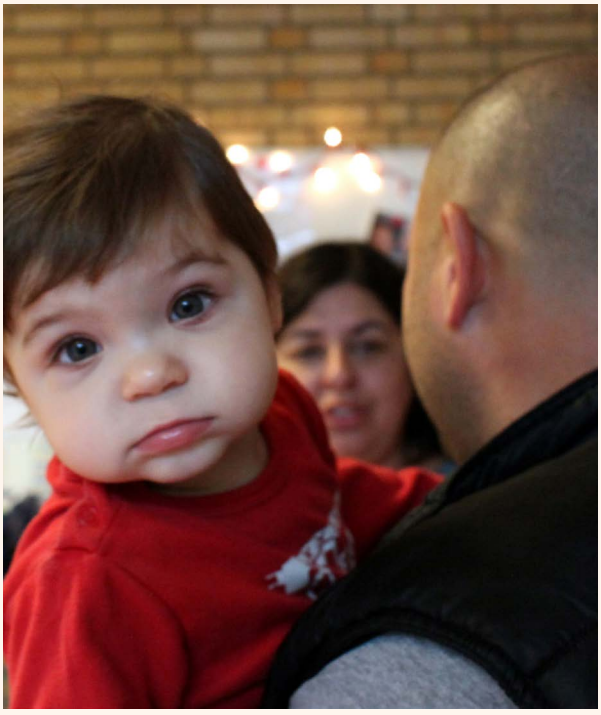
Ces différents types de non-recours ne constituent pas des catégories figées puisqu'ils s'ancrent dans les trajectoires familiales , celles-ci évoluant au fil du temps. Il n'est donc pas rare que certaines familles basculent d'un type de non-recours à un autre, voire du recours au non-recours, et inversement.

La bonne fée, le territoire et le réseau

Un maillage territorial fort, le travail de proximité et la présence d'acteurs ou d'actrices providentiel·le·s sont des outils puissants pour agir face au non-recours. En effet, parmi les leviers identifiés, un maillage territorial socialement dense constitue sans conteste un élément déterminant, en particulier pour les familles fragilisées. Autrement dit, lorsqu'il existe sur un territoire un véritable travail de réseau entre les différents acteurs clés de l'accueil, de l'éducation et du social au sein des services destinés aux familles, les opportunités pour celles-ci d'accéder à une structure d'accueil se multiplient. Travailler en réseau permet en effet aux acteurs clés d'acquérir une connaissance plus fine des familles, de leurs situations de vie et de leurs besoins et attentes, et d'ainsi pouvoir mettre en œuvre de manière concertée des solutions cohérentes et adéquates pour y répondre.

En outre, la recherche NOUR a montré que pour les familles avec un enfant ayant un besoin de soutien particulier, mais aussi plus largement pour les familles fragilisées, la connexion entre services était essentielle pour pouvoir accéder à un milieu d'accueil. Lorsqu'une personne peut jouer le rôle de connecteur, cela facilite grandement l'accessibilité et la mise en œuvre de solutions d'accueil concrètes pour la famille. Cette personne relais connectrice, qui peut construire des passerelles entre services de différents types et avec la famille, permet de faire le lien, mais aussi de rassurer tant la famille que les professionnel·les de l'accueil, en validant si nécessaire les compétences de ceux-ci lorsqu'il s'agit par exemple d'accueillir un enfant en situation de handicap et/ou avec besoin de soutien particulier. La mise en confiance et le travail informel sont des éléments importants pour dénouer certaines situations « à risque de non-recours » et permettre de trouver des solutions. Pour ce faire, il est nécessaire que la personne connectrice ait une connaissance fine des situations et des besoins des familles. Or, actuellement, il apparait que c'est surtout une question de chance de tomber sur « la bonne fée » ou l'acteur, l'actrice providentiel·le. Il y a donc un enjeu de taille à documenter ce rôle de connexion et à professionnaliser le travail en réseau, de manière notamment à ne plus compter uniquement sur la chance de rencontrer une personne relais ou constructrice de passerelles.

Lorsqu'une personne peut jouer le rôle de connecteur, cela facilite grandement l'accessibilité et la mise en œuvre de solutions d'accueil concrètes pour la famille.



Développer l'outreaching, aller à la rencontre des familles les plus éloignées

Pour certaines familles, le non-recours aux milieux d'accueil s'explique en grande partie par une méfiance

profonde vis-à-vis de ce qui est extérieur à la sphère familiale. Pour ces familles-là notamment, mais aussi pour toutes celles qui ne parviennent pas à franchir spontanément le seuil des milieux d'accueil, la démarche d'outreaching prend tout son sens. Aller à la rencontre des familles en situation de non-recours là où elles se trouvent permet d'une part d'établir une relation de confiance avec celles-ci, et d'autre part de leur faire connaître l'offre existante et les pratiques qui y sont mises en œuvre, en déconstruisant d'éventuels préjugés à cet égard.

L'outreaching constitue l'étape préalable au travail sur l'accessibilité primaire puis secondaire, en permettant d'amener les familles à la porte des milieux d'accueil. Travailler l'accessibilité primaire permet aux familles d'y entrer, travailler l'accessibilité secondaire vise à leur permettre de s'y sentir à sa place et d'avoir envie d'y rester. Les trois démarches sont complémentaires si on veut agir sur le non-recours des familles en situation de vulnérabilité. Parallèlement, il est évidemment important d'agir sur l'offre d'accueil, c'est-à-dire d'augmenter le nombre de places disponibles, de repenser la façon d'attribuer celles-ci, et de diversifier l'offre existante.

Éviter l'écueil de la normativité

Le non-recours prive-t-il toujours les enfants et les familles de diverses formes de bénéfices? A contrario, le recours est-il toujours bénéfique? Agir face au non-recours signifie-t-il nécessairement amener vers le recours? S'il se révèle essentiel de favoriser le recours éclairé, comment procéder lorsque les familles sont en non-demande? Ces questions ne sont que rarement abordées par les politiques publiques qui, comme le souligne Warin, éprouvent des difficultés à envisager que l'usager·e puisse être en non-recours volontaire et actif.

Le non-recours est souvent envisagé comme étant lié à la non-connaissance des familles, occultant de ce fait la capacité de jugement de celles-ci sur l'offre d'accueil. Or, les familles en situation de non-recours aux milieux d'accueil ne sont pas forcément passives face à cette situation; certaines mettent en place des actions ou stratégies visant à trouver ailleurs ou autrement les bénéfices liés aux trois fonctions des milieux d'accueil. Afin d'envisager la question du recours et du non-recours dans une perspective non normative, il est certainement plus opportun, dans certaines circonstances, d'accompagner les solutions alternatives mises en place par les familles, plutôt que de se focaliser uniquement sur la promotion du recours aux milieux d'accueil.

Parallèlement, il est important d'agir sur l'offre d'accueil, c'est-à-dire d'augmenter le nombre de places disponibles.

Pour en savoir plus

Le rapport complet de la recherche NOUR se trouve ici : www.riepp.be

Le RIEPP a réalisé différents projets sur la question de l'accessibilité et de l'inclusion. Voir notamment à ce propos "Par monts et par vaux sur les chemins de l'inclusion" www.riepp.be/publications

Différents travaux auxquels a contribué Michel Vandenbroek, dont par exemple une récente étude sur l'accessibilité des structures d'accueil de la petite enfance en Région de Bruxelles-Capitale. www.bsi.brussels

Les travaux de Philippe Warin et de l'ODENORE (Observatoire des non-recours aux droits et services de l'Université de Grenoble), dont sont inspirées les typologies développées dans la recherche NOUR. www.odenore.msh-alpes.fr/

[1] Voir à ce sujet l'article « Faire la différence ».

[2] Centre Interdisciplinaire de Recherche Travail, État, Société (CIRTES) de l'Université Catholique de Louvain

[3] Recherche et Innovation Enfants-Parents-Professionnel·le·s (RIEPP)

Une famille touchée par la pauvreté chez les enfants



texte et photos
HÉLÈNE DECONINCK

« Les premières années dans la vie d'un enfant sont cruciales pour son développement futur. Un environnement stimulant et de confiance est indispensable pour lui permettre de sortir de la pauvreté. »

Bernard et Gonda Vergnes, avec leur fille Emily, ont créé un fonds pour aider les enfants en situation de pauvreté. Gonda, ayant travaillé chez Médecins du Monde, a été particulièrement touchée par la pauvreté vécue par les enfants. Après avoir envisagé de créer leur propre fondation, ils ont opté pour un fonds hébergé par la Fondation Roi Baudouin en 2014. Leur objectif principal est de lutter contre la pauvreté des enfants. La présence de leur fille Emily a été un élément déterminant dans la mise en œuvre de cette initiative.

Au début, le Fonds Bernard, Gonda et Emily Vergnes s'est concentré sur la création de places en crèche pour les enfants issus de milieux défavorisés. En effet, des études montrent que les enfants bénéficiant d'un accueil de qualité avant trois ans peuvent avoir des répercussions significatives en termes de développement global. Pourtant, il y a présentement pénurie de places dans ces milieux d'accueil et ce sont souvent les familles les plus précarisées qui n'y accèdent pas.

Le Fonds a d'abord soutenu des initiatives ponctuelles, puis a décidé de soutenir de manière plus structurelle. En partenariat avec agentschap Opgroeien (le pendant de l'ONE en Flandre), il a doublé le budget destiné aux places d'accueil, pour une période de 10 ans, pour les enfants venant de milieux défavorisés, créant ainsi 200 places qui leur sont destinées.

Ensuite, le Fonds a contribué à l'ouverture d'une nouvelle Maison d'Enfants d'Actiris, aidant les parents en recherche d'emploi en accueillant de manière flexible leurs enfants à la crèche. Ce projet associe lutte contre la pauvreté et accès à l'emploi.

En 2021, conscients de la difficulté que les familles défavorisées ont à faire le pas vers les structures d'accueil ou à surpasser les obstacles pour y accéder, la famille Vergnes a décidé d'orienter le soutien de leur Fonds vers des initiatives dites d 'outreaching', c'est-à-dire qui vont vers les familles, les écoutent et les accompagnent pour permettre à leurs enfants de s'épanouir entourés d'autres enfants, et aux parents de sortir de leur isolement.

La famille a été étonnée de voir la diversité des projets sélectionnés dans le cadre de l'appel à projets. Chaque organisation s'adapte à son contexte, son quartier, son public, en fonction de sa mission. L'objectif final étant de permettre à ces familles de trouver des places d'accueil durables répondant à leurs besoins. Afin de laisser le temps aux organisations de mettre en place ces nouvelles pratiques, le Fonds a décidé de les soutenir pendant 3 ans en espérant ensuite que les pouvoirs publics puissent prendre conscience de l'importance de l'accessibilité pour ces familles et continuent à soutenir ces pratiques tellement essentielles.



Pour en savoir plus sur les projets Connect

VISITEZ
www.vbjk.be
www.riepp.be

COLOFON | COLOPHON

VERANTWOORDELIJKEUITGEVER | ÉDITEUR RESPONSABLE
Goedele De Nil
VBJK vzw
Raas Van Gaverestraat 67A
9000 Gent
09 232 47 35

REDACTIERAAD | COMITÉ DE RÉDACTION
Caroline Boudry (VBJK)
Lisandre Bergeron-Morin (VBJK)
Mike De Cloedt (VBJK)
Anne-Françoise Dusart (RIEPP)
Joëlle Mottint (RIEPP)
Marie Pichaud (KBS-FRB)
Hélène Deconinck (KBS-FRB)

VORMGEVING & ONTWERP | MISE EN PAGE
Katrien Annys, jacques.gent

COVER | ILLUSTRATION DE LA COUVERTURE
Alexe De Baets

Avec le soutien de la Fondation Roi Baudouin

vbjk RIEPP

www.vbjk.be

« Mes camarades de classe trouvaient que je sentais mauvais »

texte
NOËL SLANGEN
photo
GUY HOUBEN

Nous souhaitons conclure cette Gazette en posant cette question à Noël Slangen, chroniqueur, directeur général de POM Limburg et président du Fonds de lutte contre la pauvreté infantile de la Fondation Roi Baudouin: quel regard portez-vous sur la période de votre enfance ?

Mon réveil sonne. Il fait froid. Ma fenêtre ne peut pas se fermer, des frissons glacés m'accueillent. Je cherche un pull sur le sol. Je ne me brosse pas les dents. Je ne le fais jamais, mais à ce moment-là, je n'en ai pas trop conscience. Je descends. La table est encombrée, car personne ne la débarrasse. Je sors un pain, peut-être avec la confiture? Je la trouve sur la table, comme tout le reste, avec le couvercle à côté. J'évite la cuisine. Quatre chiens y tournent en rond, personne n'y a fait le ménage depuis plusieurs jours, l'odeur me donne la nausée. Je n'ai pas faim, décidai-je finalement. Je regarde vers le lit qui trône au milieu du salon. Mes parents ont un jour pensé que ce serait une bonne idée d'y installer leur lit. De ce lit, ils regardent parfois la télévision : *La petite maison dans la prairie*, en allemand. Ils dorment, la chambre respire leur odeur de sommeil. Cette odeur de sueur nous rassure, ma sœur et moi. La semaine dernière encore, ils sont restés absents pendant des jours. Jour après jour, personne dans la maison à notre réveil. Nous avons mangé les dernières tranches de pain durcies avec le ketchup qui était resté si longtemps dans le placard.

Je réveille mon père. Encore un peu étourdi, il se lève, s'habille et enfile ses pantoufles. Il nous fait traverser, ma sœur et moi, la route très fréquentée où nous vivons. Il se rendort et nous nous rendons à l'école. Je suis dans la classe B. Je n'ai rien dit lorsqu'ils ont attribué les classes, mais un autre de mes camarades, un enfant talentueux, mais malheureusement fils d'une femme de ménage, a pleuré. Je ne m'en suis pas rendu compte alors, mais lui, il savait : nous étions la racaille, classés selon la profession de nos parents. *Pas de profession* dans mon cas.



Des années plus tard, mes camarades de classe – qui se régalaient désormais de ma nouvelle notoriété – m'ont avoué qu'il me trouvaient quand même intéressant, mais que je sentais mauvais. L'eau chaude, nous ne la connaissions que lorsqu'elle provenait d'une bouilloire qui sifflait... Comme je me suis senti seul dans mon enfance. Heureusement, il y avait ma sœur. Je l'aime et nous nous en sortions ensemble. Plus tard, elle me reprochera d'avoir cassé le lien avec mes parents alors qu'elle, elle était encore là pour eux.

J'aime lire et je lisais déjà beaucoup. Je me noyais dans tout ce qui avait des lettres. À l'école, j'étais ce qu'on appelait un *enfant fantôme* : je disparaissais, on ne me voyait pas, et je me sentais plutôt bien comme ça. Ce n'est que plus tard que je me suis manifesté, que je me suis dirigé vers la scène afin de revendiquer ma place avec fougue et fureur. Qui s'attend à ce que nous devenions autre chose que le milieu dans lequel nous étions coincés? Le milieu dans lequel nos parents ont également été coincés? Mon succès est devenu ma revanche. Je suis devenu l'arbre qui pousse dans le désert, mais aussi l'exemple qu'on pourra désormais utiliser pour dire à tous les autres nuls qu'ils n'ont pas fait assez d'efforts. À quel moment avons-nous perdu notre compassion ?